Cosas notables del P. Ioseph de Acosta contra varios errores de la Religion Christiana fol. 50.
Obra digna de ser leyda - - fol. 64
Validad del Matrimonio del Virrey - f. 72
Verdadero Retrato que hizo Rafael de Vrbino de nuestra Señora - fol. 76.
Bubal Veneno contra Religion fol. 95.
Antidoto contra los Errores Luteranos y los Reyes que resistieron a aquellos f. 123
Contra los Caruinistas - - - - - f. 127
Salyra a favor del Polemanismo. fol. 134
Tratado de Religion, y Estado contra Machiauelo - 137
Contra la Embidia de Satan. f. 144
Novela de Feudonimo Atlante f. 151
Methaphisica Mistica contra los Atheos - - - 166.

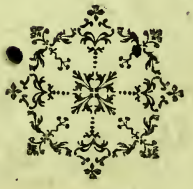
Proclas dias del rom. 2.to
Vª no siempre gracia ofrentas su autor f.2. f.5
El suicidio tº 2. f. 8. contra dicho f.2 f. 72.
Caracter de Españoles f.2 f. 11.
Sobre la impertinencia de la censura. Paterna 72 f. 16
Elogio de Estevan Navarro y de Hornistel 72 f. 29
Sobre la soberanía de Relaciones varias 72. f. 31
Pintura muy natural de un cortesano f. 35
Nobleza de agenas a la gloria, y fama 2. f. 37
contra la Polyanna 95 f. 2.
Sobre las causas de la despoblacion del
mundo. Desde el fol. 85 p. adelante.
Profecia maldita contra la duracion
de la Relacion Carolina fol. 105.
Gracioso cuento de una Serrana fol 159.
Receta buenisima - - f - - fol. 181

Satyra horrenda contra varios puntos de la Religion Christiana p. 50
Otra Satyra no menos horrorosa " 64
Utilidad del moderado uso del Vino " 72
Las Verdades de los Christianos aprueban [illegible] contra los matrimonios " 76
Fieras Venenosas contra la religion " 95
Antitesis entre los mayores Filosofos, y los peruanos mas rudos en aplicacion " 123
Contra los Casamientos " 127
Satyra a favor del Celibato " 134
Defecto eclesiastico agradara a Todos " 137

289-290
12

LETTRES PERSANES.

TOME I.



UNIVERSIDAD FRANCISCO MARROQUIN
BIBLIOTECA DE JOSE CECILIO DEL VALLE
Guatemala, C.A.

A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, Imprimeur-Libraire, près le Collége des Jésuites.

M. DCC. LIV.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de si loin, ne pouvoient plus avoir de secrets: ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai: J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pu, & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres, avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les

plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes, qui, je ſuis ſûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait : ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de ſa verſion, ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raiſons ; une des meilleures eſt que, ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

Nous n'avons ſéjourné qu'un jour à Com : lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophétes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquiéme jour de notre

départ d'Ispahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans, que l'envie de sçavoir ait fait sortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connoissances, & que la lumiere Orientale dût seule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage; ne me flatte point: je ne compte pas sur un grand nombre d'approbateurs. Adresse ta lettre à Erzeron, où je séjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Rustan: sois assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15 de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE NOIR.

A son serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidéle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher: tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tu-

multe du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance ; tu es le fléau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du serrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets, avec respect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour ; mais fais-leur en même tems sentir leur extrême dépendance : procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui est

l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE III.

ZACHI *à* USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes ſelon la coutume dans des boëtes : deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Uſbek, dans ton ſerrail d'Iſpahan ; dans ces lieux, qui me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la premiere fois de ma vie je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes : Chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres

en beauté: nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens: tu vis avec plaisir les miracles de notre art; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire: mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles; tu détruisis tout notre ouvrage: il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature: Je comptai pour rien la pudeur: je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux! Nous te vîmes longtems errer d'enchantemens en enchantemens: ton ame incertaine demeura longtems sans se fixer: chaque grace nouvelle te demandoit un tribut; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers: tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets: tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes: toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek; une passion encore plus vive que l'ambition, me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur: tu me pris, tu me quittas; tu revins à moi, & je sçus te retenir: le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales: il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper.

Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu, que si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité.... Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne sçais pas même ce que tu perds ? Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas ; il semble que l'amour respire dans le serrail, & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse ! Ah ! mon cher Usbek, si tu sçavois être heureux !

Du serrail de Fatmé, le 21 de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS *à* USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monstre noir a résolu de me désespérer : il veut à toute force m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent partout les ornemens & les graces : il

ne lui suffit pas que cette séparation soit douloureuse ; il veut encore qu'elle soit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : & parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoie toujours, il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses, que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse ! Ma retraite, ni ma vertu, ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même, pour descendre jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du serrail de Fatmé, le 29 de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN *à* USBEK.

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan, on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuent à une légéreté d'esprit, les autres à quelque chagrin ; tes amis seuls te défendent, & ils ne persuadent personne : on ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Per-

sans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne sçaurois te pardonner ton absence ; & quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28 de la Lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK *à son ami* NESSIR.

A Ispahan.

A une journée d'Erivan, nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs : douze jours après nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir : j'ai senti une douleur secrète, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est réveillée, une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes; je ne puis penser à elles, que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime: je me trouve à cet égard dans une insensibilité, qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais de ma froideur même, il sort une jalousie secrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sureté, si mes esclaves étoient fidéles: que sera-ce, s'ils ne le sont pas? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir? C'est un mal où mes amis ne peuvent porter de remède: c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir; c'est la seule consolation qui me reste, dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10 de la Lune de Rebiab, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATME' *à* USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek ; & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le serrail, comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme : tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise * : car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek ; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition ;

* Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes Turques, & les femmes Indiennes.

quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations ; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi : il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chere : quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare soient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur, qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses espérances : je pense quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil : je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis : enfin le feu qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits ; je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek ; il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines : que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces

momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée ; que bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des desirs, que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs si longtems mortifiés, seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir de notre tempérament ce que vous n'osez espérer de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu ; compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du serrail d'Ispahan, le 12 de la Lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit: je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive? la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse: je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point: je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusques aux pieds du trône; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu: je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même-temps les adorateurs & l'idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis; que je m'étois attiré la jalousie des ministres, sans avoir la faveur du prince; que, dans une cour corrompue, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences; & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens: je restois toujours exposé à la malice de mes en-

nemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'Occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Usbek ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié, & que mes amis..... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE *à* IBBI.

A Erzeron.

TU suis ton ancien maître dans ses voyages ; tu parcours les provinces & les royau-

mes ; les chagrins ne sçauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te réjouit, & te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins ; je gémis, accablé sous le poids des soins, & des inquiétudes de cinquante années ; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé, par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause ; & bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue, que pour me désoler : pour comble de

malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres, je ne les envisageois qu'avec des regards séveres : j'étois perdu si elles m'avoient pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entiérement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence ; je perdis entiérement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances, qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquille : je regarde les femmes

avec indifférence ; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir : je me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme, dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les envisage de sens froid, & que ma raison me laisse voir toutes leurs foiblesses. Quoique je les garde pour un autre, le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrète : quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le serrail comme dans un petit empire ; & mon ambition, la seule passion qui me reste, se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi, & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens : je me présente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête soudain : je m'arme de refus ; je me hérisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie : je les désespere, en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du maître : je me plains ensuite d'être obligé à tant de sévérité ; & je semble vouloir leur

faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de déſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & un reflux d'empire & de ſoumiſſion : elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relayent pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccédent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme au tour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour : elles ſçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent : il faut dans ces occaſions une

confiance aveugle & une complaisance sans bornes: un refus dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouïe; & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier: j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout: je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître: j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre: elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort: je mène dans le lit de mon maître des femmes irritées: crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs mêmes: elles sont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles; les services présens effacent dans un moment tous mes services passés; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrace? Le jour que je fus fouëtté si indignement autour du serrail, qu'avois-je fait? Je laisse une femme dans les bras de mon maître: dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit;

& ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient, à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-pu me soutenir dans un moment si critique? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek; il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

Du serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar, 1711.

LETTRE X

MIRZA *à son ami* USBEK.

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek; tu étois l'ame de notre société: qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés!

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu?

j'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollahs, qui me désespèrent avec leurs passages de l'Alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme père de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

USBEK *à* MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison, pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'est ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appellé Troglodite, qui descendoit de ces an-

ciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne siffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient si méchans & si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévérement: mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement ; & après bien des dissentions, ils créérent des magistrats : mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrerent encore.

Ce peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrémement tous les particuliers. Ils disoient : Qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi, je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; & pour-

vu

vu que je les aye, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables. On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit, Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuſes ; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année la ſéchereſſe fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans les lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles ; ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe : les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine ; mais ces miſérables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; ſon voiſin en devint amoureux & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la

décision d'un Troglodite, qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes; je vous prie de me laisser en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus il les quitta, & s'en alla travailler ses terres. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré, lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur: il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin: deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ: ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois: mais un des

eux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre ; il en demanda le prix : le marchand dit en lui-même, Naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger ? vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous sçaurez que le bled est extrémement cher, & que la famine regne presque par-tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un médecin habile y arriva du pays voisin, & donna ses remedes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus ;

il retourna dans son pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes, vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous sont inconnues : je croirois offenser les Dieux qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colere.

A Erzeron, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Ispahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui

des autres ; ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : & dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquille ; la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur-tout sentir, que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de

s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux: les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une musique champêtre: on faisoit ensuite des festins, où la joie ne regnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve; c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir; c'est-là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des peres; & c'est-là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des Dieux: ce n'étoit pas les richesses, & une onéreuse abondance; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes: ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la ten-

...ne de leurs femmes, l'amour & l'obéissance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur ; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient; & dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, & sa félicité : ils chantoient ensuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage : le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toûjours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la Lune de Gemmadi 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

JE ne sçaurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pere doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : j'en suis bien fâché, dit-il ; car il y avoit une génisse toute blanche, que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les Dieux ; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, Il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis

une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblerent ; & sous un vain prétexte, ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, & nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défendre ; ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son pere, un autre pour sa femme & ses enfans, celui-ci pour ses freres, celui-là pour ses amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir ; & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi ; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le

juste; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déférez la couronne; & si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naissant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, disoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévere: Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peser: Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous; sans cela vous ne sçauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être soumis à un prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs: vous sçavez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté; & que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands cri-

mes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les affige, & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 10 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XV.

USBEK *au Mollak* MEHEMET HALI, *Gardien des trois Tombeaux.*

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles : tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le soleil : tu n'as point de taches comme cet astre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta science est un abyme plus profond que l'Océan : ton esprit est plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux

pointes : tu sçais ce qui se passe dans les neufs chœurs des puissances célestes : tu lis l'alcoran sur la poitrine de notre divin prophéte ; & lorsque tu trouves quelque passage obscur, un ange par son ordre déploie ses aîles rapides, & descend du trône pour t'en révéler le secret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les séraphins une intime correspondance : car enfin, treiziéme Iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutissent, & le point de communication entre l'abysme & l'empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites : distingue-moi des méchans, comme on distingue au lever de l'aurore le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame ; enyvre-la de l'esprit des prophétes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK *au même.*

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience : je ne sçaurois attendre ta sublime

réponse. J'ai des doutes, il faut les fixer, de peur que mes sens que ma raison s'égare ; raméne-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, source de lumiere ; foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te proposer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort? & que, pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens : mais en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans : l'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons : si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses? Mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une sensation agréa-

aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de regle: à moins qu'on ne dise que chacun peut à sa fantaisie décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophéte, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 de la Lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET ALI, *serviteur des prophétes, à* USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophéte. Que ne lisez-vous les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux! qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des Mollaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre.

Profanes! qui n'entrez jamais dans les se-

crets de l'Eternel, vos lumieres ressemblent aux ténébres de l'abyſme; & les raiſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de chahban.

Auſſi le zénith de votre eſprit ne va pas au nadir de celui du moindre des Immaums *. Votre vaine philoſophie eſt cet éclair, qui annonce l'orage & l'obſcurité; vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile de répondre à votre difficulté: il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre ſaint prophéte, lorſque, tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibeſalon ** lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'eſt pas ſans raiſon, reprit le prophéte, c'eſt un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main avec de la boue la figure d'un homme; il la jetta à terre, & lui cria, Levez-vous. Sur le champ un homme ſe leva, & dit: Je ſuis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux auſſi blancs quand tu es mort, lui dit le ſaint prophéte? Non, répondit-il: mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez les Perſans.

** Tradition Mahométane.

jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dieu, toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après quoi il parla ainsi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche : ce qui la fit si fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle ; surtout nos femmes, qui se lamentoient de la belle manière. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient

encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, & que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les anges & les hommes. Vous ne sçavez pas l'histoire de l'éternité ; vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothéque divine : & ceux qui comme nous en approchent de plus près, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité & les ténébres. Adieu ; Mahomet soit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la Lune de Chahban, 1711.

LETTRE XVIII.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

NOUS n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remédes violens, qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois

qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices : les places sont démantelées, les villes désertes, les campagnes désolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévere : les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine ; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire : pendant que les nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle expérience sur la mer, nulle habileté dans la manœuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens sortis d'un rocher *, font suer tous les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens,

* Ce sont apparemment les Chevaliers de Malthe.

toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smirne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante ; ce sont les Européens qui la rendent telle, & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui avant deux siécles sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

A Smirne, le 2 de la Lune de Rahmazan, 1711.

LETTRE XIX.

USBEK *à* ZACHI *sa femme.*

Au serrail d'Ispahan.

VOUS m'avez offensé, Zachi ; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis

que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite : Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi: pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du serrail vous défendent: pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards; que dis-je, a des regards? peut-être aux entreprises d'un perfide, qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets, & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre: & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître; que, couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui & vous; que,

frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que, manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : Quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir : & si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un asyle favorable contre les atteintes du vice, un temple sacré où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous, si, laissée à vous-même, vous n'aviez, pour vous défendre, que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir, que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine ; comme si, dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige,

est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec la jeune Zélide étoient contre la bienséance : voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévere ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle : je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

A Smirne, le 12 de la Lune de Zilcade, 1712.

LETTRE XX.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE BLANC.

Vous devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilége sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux, dont la conduite vous est confiée,

ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux, & sur [illegible]

Et qui êtes-vous, que de vils instrumens que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existez qu'autant que vous sçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre sous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la soumission, d'autre ame que mes volontés, d'autre espérance que ma félicité ?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir ; que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux ; je le sçais : Mais vous qui vous prêtez à ce désordre, vous serez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les prophétes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes que je trouve sous mes pieds.

A Smirne, le 12 de la Lune de Zilcade, 1712.

LETTRE

LETTRE XXI.

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beaufreres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahométan, de voir pour la premiere fois une ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, jusques dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille : notre séjour n'y sera pas long; le dessein de Rica & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siége de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes

* Les Persanes en ont quatre.

villes, qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, sois persuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 12 de la Lune de Saphar, 1712.

LETTRE XXII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

NOUS sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel; il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François; ils courent; ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train, & qui

vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien; car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête : mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulièrement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me passe, me fait faire un demi tour ; & un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe: il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines : on lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses places munies, & ses flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur

persuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent; & ils en sont aussitôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin ; & mille autres choses de cette espece.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *Constitution*, & voulut obliger sous de grandes peines ce prince & ses sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du prince, qui se soumit aussitôt, & donna l'exemple à ses sujets : mais quelques-uns d'entr'eux se révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit : ce sont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui

divise toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette Constitution leur défend de lire un livre, que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulevent tout contre la Constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilége. Il faut pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; &, par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophétes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre, qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis?

J'ai oui raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que, malgré les soins infatigables de certains dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul : ils vivent avec lui ; ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le cha-

grin de mourir sans les avoir trouvés : on diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier ; c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le génie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractere & du génie Persan : C'est sur la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la Lune de Rebiab 2, 1712.

LETTRE XXIII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne, dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage, est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi Je te félicite d'avoir un neveu, qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci : la vi-

vacité de son esprit fait qu'il faisit tout avec promptitude ; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous a fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fidéles que nous !

Puis-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux qui coulent si doucement entre deux amis ! Adieu.

De Paris, le 4 de la Lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK *à* ROXANE.

Au serrail d'Ispahan.

QUE vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs : votre beaupere même, dans la liberté des festins,

n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse femme ! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez au contraire par les refus obstinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos esclaves, qui vous trahirent, & vous dérobèrent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passe-

rent dans ce combat de l'amour & de la vertu : vous pouſsâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules : vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincue : vous défendîtes juſqu'à la derniere extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'oſiez me regarder ſans rougir : votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris : je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille ; vous me déroboiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, ſans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée : les femmes y ont perdu toute retenue; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les moſquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'uſage de ſe faire ſervir par des eunuques, leur eſt inconnu : Au lieu de cette noble ſimplicité & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu ; vous fuiriez ces

abominables lieux ; & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes ſure de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs; quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire : & quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe ? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire ; & qu'elles

portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer absolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour porter le crime si loin : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas : elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige ; mais, quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se révolte. Aussi, quand nous vous enfermons si étroitement ; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves ; que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils volent trop loin ; ce n'est pas que nous craignions la dernière infidélité : mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane : votre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les desirs que votre seule vertu sçait soumettre.

De Paris, le 7 de la Lune de Regeb, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK *à* NESSIR.

A Ispahan.

NOUS sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la ville du soleil. *

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques présens pour toi: tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cent lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille, d'où il part continuellement des vaisseaux pour Smirne: de-là il envoie celles qui sont pour la Perse, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite: la force de sa constitution, sa jeunesse, & sa gaieté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien: mon corps & mon esprit sont abattus: je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes: ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

* Ispahan.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis : ſi elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir : j'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la Lune de Chahban, 1712.

LETTRE XXVI.

RICA *à* ***.

JE vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpéce de ſcène que j'ai entendu appeller comédie : le grand mouvement eſt ur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre : aux deux côtés on voit dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes, qui jouent enſemble des ſcènes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Tantôt c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur ; tantôt une autre, avec des

yeux vifs & un air passionné, dévore des yeux son amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence qui n'en est que plus vive, pour être muette. Là les acteurs ne paroissent qu'à demi corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour soutenir à la fatigue : ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainsi dire ; on les perd, ils reparoissent : souvent ils quittent le lieu de la scène, & vont jouer dans un autre : on en voit même, qui, par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles, où l'on joue une comédie particuliere : on commence par des révérences, on continue par des embrassades ; on dit que la connoissance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse : en effet, on dit que les princesses qui y regnent ne sont

point cruelles ; & si on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables, & que c'est une yvresse qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence est que l'on parle à l'un, & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales actrices ; nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse actrice de l'opéra : il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtresse de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver ; & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je lui ai fait ; il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le théâtre : car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toujours, qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie. Avec cette délicatesse, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réussi, s'il ne

m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où entre vous & moi l'on ne me donne guéres de quoi vivre; car à présent, que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre pays d'une bonne danseuse ; & que, si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis ....

De Paris, le 2 de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXVII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

LE Pape est le chef des Chrétiens ; c'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes mêmes ; car il les dépossoit aussi facilement que nos magnifiques sultans dépossent les rois d'Irimette & de Géorgie : mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle saint Pierre : & c'est

certainement une riche succession ; car il a des trésors immenses, & un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi, qui lui sont subordonnés, & ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guéres d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sçauras que la religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles ; & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : ainsi, si on ne veut pas faire le Rhamazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque ou au pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement ; il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulevent entr'eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer longtems, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle, ſont d'abord appellés hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt, pour ceux qui y ſont engagés, comme le mot de ralliement; mais n'eſt hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diſtinction à ceux qui accuſent d'héréſie; & quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne; car j'ai ouï dire qu'en Eſpagne & en Italie, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice; ſans cela un pauvre diable eſt bien embarraſſé: quand il jureroit comme un païen qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique; il auroit beau donner ſa diſtinction, point de diſtinction; il ſeroit en cendres avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour

régle de se déterminer du côté de la rigueur, apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés ; qu'ils sont doux, & qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés : Mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophétes ! ces tristes spectacles y sont inconnus *. La sainte religion que les anges y ont apportée, se défend par sa vérité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4 de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA *au même.*

A Smirne.

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'ar-

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

rivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir : si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux thuilleries, je voyois aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles, je voyois aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entr'eux, Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvois de mes portraits par-tout ; je me croyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare : & quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon

tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux: je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche: mais si quelqu'un par hasard apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! ah! monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

Paris, le 6 de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise: on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète; & il

ne la regarde jamais du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les superstitions Européennes; je m'applique à la médecine, à la physique, à l'astronomie; j'étudie les arts; enfin je sors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naissance.

A Venise, le 16 de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXX.

RICA *à* ***.

J'ALLAI l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cent personnes assez pauvrement; j'eus bientôt fait, car l'église ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris, J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai, suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carrosses & des voitu-

tes. Nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes ? Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle ? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire ? Il est aveugle aussi, me répondit-il ; il y a quatre cent ans que nous sommes trois cent aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé : Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église, où, je vous jure, j'embarrasserai plus les gens, qu'ils ne m'embarrasseront.

De Paris, le 17 de la Lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

LE vin est si cher à Paris par les impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance ; c'est

la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai à la honte des hommes, la loi interdit à nos princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet usage, au contraire, est permis aux princes Chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même: dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je désapprouve l'usage de cette liqueur qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remédes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe, qu'on appelle Séneque; mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, & meilleurs physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine; c'est se moquer de vouloir

vouloir adoucir un mal, par la considération que l'on est né misérable : il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, & traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame unie avec le corps en est sans cesse tyrannisée : si le mouvement du sang est trop lent, si les esprits ne sont pas assez épurés, s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse : mais si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient, & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

A Paris, le 25 de la Lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LES femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies : Il est difficile de ne point aimer les premieres, & de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres & plus modestes, les autres sont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est

la vie reglée que les femmes y menent ; elles ne jouent, ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination & du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves, & les joies séveres ; & on ne les goûte presque jamais, que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perse la même gaieté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils personne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue : ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : Ce qui

me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition : ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car enfin défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains ; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir ; qui brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible ; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être ; qui enfin, rivé pour jamais a la porte où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe ?

A Paris, le 14 de la Lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK *à* GEMCHID *son cousin, dervis du brillant monastere de Tauris.*

QUE penses-tu des Chrétiens, sublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils seront comme les infidéles Turcs, qui serviront d'ânes aux Juifs, & seront menés par eux au grand trot en enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophétes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des mosquées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels? & que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion, qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire: j'ai souvent examiné ces Chrétiens; je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidéles, que nos saints prophétes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel: ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténébres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le visage de notre grand prophéte.

D'ailleurs, si l'on examine de près leur religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la providence, qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la Polygamie triomphante*, dans lequel il est prouvé que la polygamie est ordonnée aux Chrétiens : leur baptême est l'image de nos ablutions légales, & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir suffire pour toutes les autres : leurs prêtres & leurs moines prient comme nous sept fois le jour : ils espérent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la résurrection des corps : ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec lesquelles ils espérent fléchir la miséricorde divine : ils rendent un culte aux bons anges, & se méfient des mauvais : ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opere par le ministere de ses serviteurs : ils reconnoissent, comme nous, l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un intercesseur auprès de Dieu. Je vois partout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra sur la terre que de vrais croyans : le tems, qui consume tout, détruira

les erreurs mêmes: tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendard; tout, jusques à la loi, sera consumé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes archives.

A Paris, le 20 de la Lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK *à* RHEDI.

A V...

LE caffé est très en usage à Paris: il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs: il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent; au moins de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles: par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qu'il se puisse imaginer: il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte Grec[†], dont depuis deux mille ans on ignore la patrie, aussi bien que le tems de sa mort.

[†] Homere

Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent: il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux: mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres: voilà la querelle. Elle étoit bien vive; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossieres, on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller, devant un de ces défenseurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé; & je crois que ce zèle si délicat sur la reputation des morts, s'embraseroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans. Mais quoiqu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable: ils frappent à présent des coups en l'air; mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi?

Ceux dont je te viens de parler, disputent en langue vulgaire; & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajouter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans: il y a des quartiers où l'on

voit comme une mêlée noire & épaisse de ces fortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre : on a vu une nation entiere chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

A Paris, le dernier de la Lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE roi de France est vieux ; nous n'avons point d'exemple dans nos histoires d'un monarque qui ait si longtems regné ? On dit qu'il possede à un très-haut dégré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille, sa cour, son état : on lui a souvent entendu dire que de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguste sultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai étudié son caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un ministre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa religion, & il ne

peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé depuis le matin jusqu'au soir qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même tems comblé de plus de richesses, qu'un prince n'en sçauroit espérer; & accablé d'une pauvreté, qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent; mais il paye aussi libéralement les assiduités, ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans, que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; & sans examiner si celui qu'il comble de biens est homme de mérite, il croit que son choix va le rendre tel ; aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique, sur-tout dans ses bâtimens : il y a plus de statues dans les jardins de son palais, que de citoyens dans une grande

ville. Sa garde eſt auſſi forte que celle du prince devant qui tous les trônes ſe renverſent ; ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

A Paris, le 7 de la Lune de Maharram, 1713.

LETTRE XXXVI.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

C'EST une grande queſtion parmi les hommes, de ſçavoir, s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer : il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de généroſité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime, nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant ; ils répondent que dix femmes qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles ; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites ; que nos femmes ſont trop à nous ; qu'une poſſeſſion à

tranquille ne nous laisse rien à desirer, ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus sage que moi, seroit embarrassé de décider : car, si les Asiatiques sont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes ; les Européens sont fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde ; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question, de sçavoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi : l'empire que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison ; ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique ; il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire na-

turel; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays, mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilége? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi: éprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs: chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On diſoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la ſervitude du ſexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophéte a décidé la queſtion, & a reglé les droits de l'un & de l'autre ſexe: Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un dégré ſur elles.

A Paris, le 26 de la Lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXVII.

HAGI * IBBI, *au Juif* BEN JOSUÉ, *prosélyte Mahométan.*

A Smirne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espéce de crise, & que la puissance céleste ne produisit qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce grand prophéte, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophéte, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la nature de la femme ne cessât d'être immonde, & que le membre viril ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance: la terre trem-

* Hagi, est un homme qui a fait le pélerinage de la Meque.

bla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternerent, les trônes des rois furent renversés, Lucifer fut jetté au fond de la mer ; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abysme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les anges.

Cette nuit Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer : l'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu : on entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles : Il est envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien Arabe, les générations des oiseaux, des nuées, des vents, & tous les escadrons des anges, se réunirent pour élever cet enfant, & se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & disoient : C'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les instans, de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les anges indignés s'écrioient : Que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui ter-

mina toutes les disputes : Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire périr les hommes mêmes qu'il vouloit convaincre ?

A Paris, le 20 de la Lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XXXVIII.

USBEK *à* IEBEN.

A Smirne.

DE's qu'un grand est mort, on s'assemble dans une mosquée, & l'on fait son oraison funébre, qui est un discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funébres; il faut pleurer les hommes à leur naissance, & non pas à leur mort. A quoi servent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille, & la douleur de ses amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles, que nous ne sçavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir ; nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joies.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance, & se faire peser comme un bœuf ; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus matériel, c'est-à-dire moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la Lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XXXIX.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR A USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrémement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur ; & de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regar-

der : mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal coup au. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, soutenant que je n'ai conçu ce dessein, que par un désir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille prophétes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé, le 7 de la Lune de Maharram, 1713.

LETTRE XL.

PHARAN *à* USBEK, *son souverain seigneur.*

SI tu étois ici, magnifique seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas assez encore pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser

la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même, J'ai un maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoue, magnifique seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres ; mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que, de son autorité privée, il me destina à la garde de tes femmes sacrées, c'est-à-dire, à une exécution, qui seroit pour moi mille fois plus affreuse que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur ; mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde : fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée ; & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la Lune de Maharram, 1730.

LETTRE XLI.

USBEK *à* PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoissez ces sacrés caracteres; faites-les baiser au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins: je leur défends de mettre la main sur vous jusqu'à mon retour: dites-leur d'attester l'eunuque qui manque. Acquittez-vous de votre devoir, [illegible] si vous m'aviez toujours devant les yeux; car sçachez que, plus mes bontés sont grandes, plus vous serez puni, si vous en abusez.

De Paris, le 25 de la Lune de Rageb, 1713.

LETTRE XLII.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

IL y a en France trois sortes d'états, l'église, l'épée & la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres; tel, par exemple, que l'on devroit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'éleve au-dessus de celui qui

est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans ses bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un vaisseau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre : il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol ; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol en forme de dais le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens & ceux de la reine sa femme, consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que son nom devoit être porté d'un pole à l'autre : & à la différence de ce conquérant, de qui on a dit, qu'il avoit fait taire toute la terre ; il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un héraut crie, que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble : & ce bar-

bare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les fils du monde comme ses esclaves, & les insulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 22 de la Lune de Rhegeb, 1713.

LETTRE XLIII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ferai bien aise que ce soit avec vous: il faut premiérement que nous allions à la rue saint Honoré parler à un notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au fauxbourg saint Germain, où j'ai loué un hô-

tel deux mille écus, & j'espere passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons par aller acheter un carrosse, & établissons d'abord l'équipage. En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais aussi pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses & de pauvreté ; de maniere que je ne sçavois que croire. Mais enfin je rompis le silence ; & le tirant à quartier je lui dis, Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela ? Moi, me dit-il : venez dans ma chambre ; je vous montrerai des trésors immenses, & des richesses enviées des plus grands monarques : mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis ; nous grimpons à son cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un sixiéme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour

étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux : j'en ai tiré ces grains que vous voiez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle & un million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusques à moi ; & je me trouve aujourd'hui un [illegible]eux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire.

Je sortis, & je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colere, & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain ; & si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris, le dernier de la Lune de Rehgeb, 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent sans fin sur la religion : mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens ; mais même meilleurs citoyens, &

c'est ce qui me touche : car dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, sans doute d'observer les regles de la société & les devoirs de l'humanité ; car en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par-là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes; elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées : Mais c'est la matiere d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir celles d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere : Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet : je

je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte, veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne sçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous ne me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé ; l'un (*a*), parce que cet animal étoit immonde ; l'autre (*b*), parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin (*c*), parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane qui passoit par-là, & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix sévere : que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne

(*a*) Un Juif. (*b*) Un Turc. (*c*) Un Arménien.

fois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris, le 8 de la Lune de Chahban, 1713.

LETTRE XLV.

ZACHI *à* USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zephis ; le serrail partagé entre nous s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zephis un grand festin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi : elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne, où nous espérions être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement,

nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours industrieux, prit une autre précaution ; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vues, un rideau si épais, que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere, qu'il faut traverser, chacune de nous se mit selon la coutume dans une boëte, & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour; un autre, qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eut le même sort : & tes fidéles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent si impétueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à désespérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix & la dispute de nos eunuques, dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui

qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée pour me secourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie : pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi que lorsque le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux périls qui menacent leur vie ; & nous sommes à tous les instans dans le péril de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek : je t'adorerai toujours.

Du serrail de Fatmé, le 2 de la Lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

CEUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être ; nous sommes reçus agréablement dans toutes les com-

pagnies, & dans toutes les sociétés : je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes : cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui ; il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coutume, sur cette foule de gens qui y abordoit sans cesse, dont les caracteres me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse : mais je vous sup-

plie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cent fois ; & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donné aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a en général une certaine politeſſe commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſou-

dre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par-dessus cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, & qui passe un directeur : tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elles sçavent aussi qu'il a le sien. Comment, dis-je ! Sparle toujours de quelque chose, qu'il appelle la grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chûte : il foudroie en public, mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; c'est un homme excellent.

Mais si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grima-

ces, & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, n'a pas parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un poëte, & le grotesque du genre humain : ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai, & aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du maître & de la maîtresse, dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur épithalame lorsqu'ils se marierent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes dont la vertu est un gardien sévere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entr'eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés & estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie : ce n'est pas que je les désapprouve ; il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont le vice est plus raffiné ; & peut-

être qu'il en eſt comme des poiſons, dont les plus ſubtils, ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger: car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiége où il n'ait pas monté à la tranchée: il ſe croit ſi néceſſaire à notre hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la monarchie: &, à la différence de ces philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent & que le paſſé n'eſt rien, il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites: il reſpire dans les tems qui ſe ſont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le ſervice? Il ne l'a point quitté, me répondit-il; mais le ſervice l'a quitté; on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reſte de ſes jours: mais il n'ira jamais plus loin; le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il: c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la

patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit s'est comme rétréci dans les détails ; & qui, par une habitude de petites choses, sont devenus incapables des plus grandes : Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes ; cette présence d'esprit, qui fait que dans une victoire on sort de tous les avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquérera jamais ces talens : C'est pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & sublimes, que le ciel a partagés non seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes, pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure ; ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : Je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me

répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sçais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi, & m'adressant la parole : Il fait beau ; voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand' chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere ; j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte : nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avan-

tages; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage; & je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie & l'injustice, conduisent à la considération? où l'on estime un homme, parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari, & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu, qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles. Terre natale & chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

A Paris, le 5 de la Lune de Rahm.zan, 1713.

LETTRE XLVII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

ÉTANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits rapetassé : le tout me parut si bisarre, que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué : je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, monsieur, me dit-il ! Je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment,

lui dis-je, ces religieux? Non, monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins: cela sera très-utile & à l'Europe, & à l'Asie: il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les monarques: voilà ce qui s'appelle de belles colonies. Allez, vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés; & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

A Paris, le 15 de la Lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

Rica *à* ***.

J'ai vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir: ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct: bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens; que peut-on dire de ces insectes qui osent

faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les échauffe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé ; ils sont un modèle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite & de ses talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler ; la conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi ! toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense, mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes

qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; cependant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent ; & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

A Paris, le 20 de la Lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLIX.

NARGUM, *envoyé de Perse en Moscovie, à* USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le czar est le seul des princes Chrétiens, dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son empire est plus grand que le nôtre : car on compte deux mille lieues depuis Moscow jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des

biens de ses sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une manière de recevoir leurs hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise ; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mere.

MA CHERE MERE,

JE suis la plus malheureuse femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire ai-

mer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réussir. Hier j'avois mille affaires dans la maison, je sortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me battroit bien fort ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la roue de coups tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere : mais je ne lui donnerai pas long-tems sujet de me mépriser : je suis résolu de me faire chasser de mon mari, à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, & que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi ; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que, si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien représenter à mon mari, qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si honnête homme, n'agissoit pas de même ; & il me souvient, lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'empire, quand ce seroit pour voyager : ainsi,

séparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conservé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible qu'on en pût avoir d'autres.

« Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour apporter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & sans cesse agité, il erre dans ses vastes états, laissant par tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek: donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2 de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE L.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ETOIS l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges ; une de quatre-vingt ans, une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoir vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du tems perdu, lui dis-je ; & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon Dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut être un bon-

neur, dirois-je ensuite, que nous trouvions de la consolation dans les foiblesses d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons assez monté, descendons présent, & commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous vous ressemblez si fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs, & je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre. Eh vraiment, monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand' peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elles deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : J'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle, qui est à l'autre table, votre niéce? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint... Attendez, me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma

sœur, que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & pour se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3 de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE LI.

Zelis *à* Usbek.

A Paris.

Jamais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui toujours

prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition ?

Et quoi ! être toujours dans les images & dans les phantômes ? ne vivre que pour imaginer ? se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs ? languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préferes mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnue ; que la nature se dédommage de ses pertes ; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition ; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; & que dans cet état on est comme dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre ; c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le serrail. Adieu.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE LII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ETOIS ce matin dans ma chambre, la quelle, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison très-mince, & percée en plusieurs endroits; de maniere qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre: Je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi: Il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir: j'avois un conte fort joli à faire; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si je l'avois fait exprès: j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage: si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot: Il semble

semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dépenser. Hier j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde: je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir: je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose, à propos l'autre: travaillons de concert à nous donner de l'esprit, associons-nous pour cela: nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler: & nous nous secourerons si bien, que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes; & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée: tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels: tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second: j'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai en te montrant: Il faut que je vous dise une réponse bien

plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue : Et je me tournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent : ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il sortira de-là ; à merveille ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous ses [illegible] mouchés dès la veille. Il faudra acheter de certains livres qui sont des recueils de bons mots composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit & qui en veulent contrefaire : tout dépend d'avoir des modèles : je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas tout que de dire un bon mot ; il faut le répandre & le semer par tout ; sans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sotises qui passent *incognito* ; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut

prendre ? fais ce que je te dirai, & je te promets avant six mois une place à l'académie : c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps : tu en ſeras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

A Paris, le 6 de la Lune de Zilcaïé, 1714.

LETTRE LIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

CHEZ les peuples d'Europe le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de ſi plénier : ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre : mais on ſçait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; & ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes ; c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les François: leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont: toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du sexe, qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la nécessité de la loi, pour suppléer aux agrémens qui lui manquent; qui se sert de tous ses avantages, au préjudice d'une société entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement; & qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce

titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin, se porte ici sans inquiétude : on se sent en état de faire diversion partout. Un prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahor ?

Un homme qui, en général, souffre les infidélités de sa femme, n'est point désapprouvé : au contraire, on le loue de sa prudence : il n'y a que les cocus volontaires qui deshonorent. Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guéres de constance : ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable ; & si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur.

A Paris, le 7 de la Lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LIV.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur ; ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen ; quoiqu'il n'ait personne ne sçache qu'en [illegible] il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées : il est vrai qu'elles ne s'y livrent guéres dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere ; mais à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siécles, rangées autour d'une table ; je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, sur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles

n'auroient jamais le tems de s'appaiſer, & que la vie groſſoit les quitter avant leur déſeſpoir : tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint prophéte ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon : il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de haſard ; & quand il lui a été impoſſible d'ôter entiérement des paſſions, il les a amorties. L'amour paſſif ne nous porte ni trouble, ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante, qui laiſſe notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire ; elle tempere la violence de nos deſirs.

A Paris, le 10 de la Lune de Zilhagé, 1714.

LETTRE LV.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie ; & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous ; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point ; je te laiſſe à juger du troiſiéme.

Mais quelque riches qu'soient ces dervis ; ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres : ils ont raison ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins & quelques-uns de ces dervis, qu'on appelle confesseurs, sont toujours ici ou trop estimés, ou trop mépriſés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans [illegible] souvent de dervis ; un d'entr'eux, vénérable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement ; & après m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le jardin, où nous nous mîmes à discourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur, me répondit-il avec un air très-content de ma question, je suis casuiste. Casuiste, repris-je ? Depuis que je suis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Hé quoi ! vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien, écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels, qui excluent absolument du paradis ; de véniels, qui offensent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : Or tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car, à la réserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner

le paradis : mais il n'y a guéres perſonne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfection ; & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premieres places : auſſi ils entrent en paradis le plus juſte qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit : leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont les gens qui raviſſent le ciel, plutôt qu'ils n'y entrent, & qui diſent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promeſſes : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous ſommes donc des gens néceſſaires, monſieur. Ce n'eſt pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre choſe. L'action ne fait pas le crime, c'eſt la connoiſſance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un, eſt en ſureté de conſcience : & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un caſuiſte peut leur donner un dégré de bonté, qu'elles n'ont point, en les qualifiant telles ; & pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai

vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le grand Sophi avoit dans sa cour un homme comme vous, qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure-même. Là-dessus je lui ai mon derv[illegible] le quitte sans attendre sa réponse.

A Paris, le 23 de la Lune de Maharram, 1714.

LETTRE LVI.

RICA *à* RHEDI.

A Venise.

A PARIS, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aëriens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient seulement eu un quart-

d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & se cueille la centiéme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, sçavent établir sur un visage une beauté qui chancelle; & même rappeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces [illegible] vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui est la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point: ils ne consistent qu'en esprit & en industrie: chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée, auroit aussitôt compté les sables de la mer, & les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas: & ce talent est bien considérable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait, mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son empire: car il y a dans tous les coins des gens qui

ont des remédes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs: l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché; une jeune marchande cajole un homme une heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y est entré: à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver; seul avantage des étrangers dans cette ville envieuse.

De Paris, le 10 de la Lune de Saphar, 1714.

LETTRE LVII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ETOIS l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espéce: je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse: ils étoient polis, gracieux, complaisans; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroissoit accablé de goutte; le tems n'est plus

comme il étoit ; il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser : à présent tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après la conversation tourna du côté de la politique : Morbleu, dit un vieux seigneur, l'état n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme monsieur Colbert : je le connoissois beaucoup ce monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qu'elles fussent échues : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à son aise ; mais aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'édit ; & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret, que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Négres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de

certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses ; et qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien, que si les triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modéles de la providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec [illegible] petitesse.

De Paris, le 14 de la Lune de Saphar, 1714.

LETTRE LVIII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion Juive est un vieux tronc qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométisme, &

le Christianisme, ou plutôt, c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le monde entier ; tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent au contraire comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais comme il s'est fait tout-à-coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'est apperçu que le zele

pour les progrès de la religion, est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle; & que, pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article, que les Chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laisser à Dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophétes: je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect, & non pas par des préférences, & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marche-pied de son trône.

A Paris, le 18 de la Lune de Saphar, 1714.

LETTRE LIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse, qu'on appelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique, que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont

raison : Cependant il a ses désagrémens : nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions : là nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures : si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractere. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes : nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'imposer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours : il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde, qui hasardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui selon le succès les poussent ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne, à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse, & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine

envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente sans cesse, & est, pour ainsi dire, attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule, que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'état; nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de religion, qui ne sont point fondamentaux; & nous ressemblons à ce conquérant de la Chine, qui poussa ses sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger [illegible] ner les cheveux ou les ongles.

Le zèle même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion, est souvent dangereux; & il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur nommé Théodose fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les petits enfans: s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église, un évêque nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilége; & en cela il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'église, s'alla placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit sortir: & en cela il commit l'action d'un fanatique & d'un fou; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zèle. Qu'importoit à la religion ou à l'état, que ce

prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres ?

De Paris, le 1 de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LX.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens [illegible] du serrail, & de ne point attendre qu'elle eût dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui les condamnant au serrail plutôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir ; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions

commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier; si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux, que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à donner des désirs; elle a voulu que nous en fussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité: elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles: s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne: j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas: mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix: j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens, je suis plus libre que toi: tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes: & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en assurant le tien ; & sçaches que je ne redoute rien, que ton indifférence.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXI.

Rica à Usbek.

A ***.

Je crois que tu veux passer ta vie à la campagne ; je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu : il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi je mene à peu près la même vie que tu m'as vu mener : je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & je plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes ; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici ; j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un serrail.

Chez nous les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage; & non pas la nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire, est ici inconnue : tout parle, tout se voit, tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espéce de badinage dans l'esprit, qui les amuse, en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, semble être venu à former le caractere général de la nation : on badine au conseil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un ambassadeur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le seroit plus, si ses habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris, le 10 de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXII.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK.

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique seigneur : le serrail est dans un désordre & une confusion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes : les eunuques sont partagés : on n'entend que plaintes, que [illegible], que reproches : mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans ce tems de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare & si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si, au lieu de la voie des re-

montrances, tu me laissois celle des châtimens : si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je lasserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au serrail, ordonna que l'on achevât de me rendre tel, & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce serrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus sévere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions, ni de querelles : un silence profond regnoit par-tout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions : le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions

attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, esclave : mais je le suis d'un homme, qui est votre maître, & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fussent appellées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre ; enfin moi, qui étois le dernier des noirs [illegible] serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que dans le lieu où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il rempliſſoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes ; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit de me les faire exercer même, & de

les conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du désespoir entre les prieres & les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment, me nomme-t-il espérer de [illegible] leur cœur, si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien : il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrétes : il se servoit des unes pour connoître les autres, & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé : il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magni-

fique seigneur, dans un serrail qui étoit, je crois, le mieux reglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & que ta sureté exige.

De ton serrail d'Ispahan, le 9 de la Lune de Rebiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

USBEK à SES FEMMES, *à [illegible] d'Ispahan.*

J'APPRENS que le serrail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes ; étoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand eunuque ; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres : faites donc en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ?

N'est-ce pas à lui que, pensant mon absence, votre vertu est confiée? C'est un trésor sacré, dont il est le dépositaire. Mais ces mépris que vous lui témoignez, sont une marque que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur, vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie; & faites ensorte que je puisse une autre fois rejetter les propositions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vou[illegible] oublier que je suis votre ma[illegible] pour me souvenir seulement que je suis votre époux.

A Paris, le 5 de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXIV.

RICA *à* ***.

ON s'attache ici beaucoup aux sciences, mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme philosophe, n'ose rien nier comme théologien; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'est d'avoir de l'esprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé: la nature sembloit avoir sagement pourvu à

ce que les sotises des hommes fussent passageres, & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures ; il veut que sa sotise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau ; il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu, & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je méprise plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés [illegible]er des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils placent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui combinés ensemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les livres originaux ; & il me semble que c'est une espéce de profanation, de tirer les piéces qui les composent du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il ? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois ? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme : c'est-à-dire, que vous venez dans ma bibliothéque, & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je

suis outré d'un livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il semblait contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

A Paris, le de la Lune de Chahban, 171

LETTRE LXV.

IBBEN *à* USBEK.

A Paris.

TROIS vaisseaux sont [illegible] ici sans m'avoir apporté [illegible] de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur est citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue ; je respecte les anciennes amitiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire partout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractere, Usbek : partout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'eſt l'ame de la probité même. Des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : & quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur, que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres, je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déjà que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE
D'APHERIDON & D'ASTARTE.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle ; & lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une ſi forte ſym-

pathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse ; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui font des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une [illegible]ne, qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déja à son dernier période ; il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes ; mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'appris qu'il avoit, par le crédit d'un de ses amis, fait entrer ma sœur dans le beiram du roi, où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le beiram l'avoit rendue Mahométane ; & elle ne pouvoit plus, suivant

le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colere de Dieu & du Soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis : & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut ; & la sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du serrail, & prit avec son eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler ; l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son beiram ; &

il me lui fit lui parler au travers d'une jalousie: des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé quand il vit que je parlai[illegible] une langue qui lui étoit inconnue; c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres? J'ai cru qu'entrant au beiram vous avez du faire profession du Mahométisme: mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu consentir comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous cette religion, qui nous doit être si chere? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a portés; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous? Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez, est mon mari: il faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît; & je serois aussi la derniere des femmes, si .... Ah! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guébre: il n'est ni votre époux, ni ne peut l'être: si vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas,

dit-elle, que cette religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je ne me suis déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! Je vous vois tout hors de vous même ; mon mari frémit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit ; & se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperduement ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma sœur,

lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermées, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur: comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour [illegible] de richesses plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'est que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être; mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah! mon frere, dit-elle, respectez mon époux, respectez la religion que j'ai embrassée: selon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur! lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire: & si mes doutes.... A ces mots elle se tût. Oui, vos doutes, ma sœur, sont bien fondés,

quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne sont point connus; que ce n'est que le hasard qui y a introduit le Mahométisme; que cette secte y a été établie, non par la voie de la persuasion, mais de la conquête: [illegible] lumières naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces siécles reculés: tout vous parlera du Mogisme, & rien de la secte Mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dis-elle, quand ma religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu; au lieu que vous adorez encore le soleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma sœur, que vous avez appris parmi les Musulmans à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés: jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des sacrifices: ils leur ont seulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais, ma sœur, au

nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce livre sacré que je vous porte ; c'est le livre de notre législateur Zoroastre ; lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le lisant : souvenez-vous de vos peres qui ont si long-tems honoré le soleil dans la ville sainte de Balk ; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point ; j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guébre ; j'ai long-temps combattu : mais Dieux ! que l'amour léve de difficultés ! que je suis soulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah, que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous : faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces douces paroles : je me crus

& je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse : mais quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je m'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à [illegible] le secret de ma vie : il falloit que nous fissions tout elle & moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que son pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies de sa fenêtre qui donnoient dans la rue, & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant, mais que j'irois toutes les nuits sous sa fenêtre attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la seiziéme j'entendis une scie qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin, après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras. Je ne

connus plus le danger, & je restai long-tems sans bouger de-là : je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guébre, dans un lieu désert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt, & nous nous mîmes d[illegible] vieux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté sans témoins, nous répétant sans cesse que nous nous aimerions toujours, attendant l'occasion que quelque prêtre Guébre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur, lui dis-je, que cette union est sainte ! la nature nous avoit unis, notre sainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse ? Il fit dans la maison du payſan toutes les cérémonies du mariage : il nous bénit, & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre : mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas

pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non-seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur ; quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; & comme ils la trouvèrent belle, ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui allèrent en Turquie, & ne laissèrent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prieres, mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un marchand Arménien ; je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans ; j'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-

je. Ah malheureux, qu'avez-vous fait? n'étois-je pas assez infortunée, sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage? votre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dit-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussitôt que moi; elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, ma servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront si vous nous séparez: je me donne à vous, payez-moi; peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander: il est de votre intérêt de ne nous point séparer: comptez que je disposé de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zèle, & je vous promets que dans un an je vous donnerai votre liberté: je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition: si, lorsque vous serez libres, vous êtes

aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva, notre maître tint sa parole & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là je trouvai un ancien ami de mon père, qui [illegible] avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite en Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand Arménien, à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalés.

A Smirne, le 27 de la Lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVI.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il : de la manière dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? N'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intéressantes? Vous avez raison; ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien; & cela même fait que le métier n'est pas si fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour payer mes provisions; je vendis ma bibliotheque; & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science : qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix

Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la regle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? car enfin pourquoi chez tous les peuples du monde y auroit-il des loix, si elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas ? Si vous connoissiez le palais, reprit le magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui sont les avocats : ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de nous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches ; ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre ; & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habillés à la légere, parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

A Paris, le 13 de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVII.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

TU ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant, & tu en sera convaincu, quand tu auras essuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée : Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'Occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité : ainsi, quoique Dieu soit toutpuissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier

la prescience infinie de Dieu ; sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la metaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & par conséquent ne peut être connu ; car le rien qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est pas, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point encore en elle. Car jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action qui la détermine n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination ; mais il y a des occasions, où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comme Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture, ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même, ce qui est encore

plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais quoiqu'il puisse voir tout, il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créture la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laisser celle de mériter ou de démériter, & en pour lors qu'il se met au droit qu'il a d'agir sur elle, & de la déterminer. Mais quand veut sçavoir quelque chose, il le sçait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles, en fixant par ses décrets les déterminations futures des esprits, & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au-dessus des comparaisons; un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere ; & il pourra assurer que la chose arrivera, comme il la projette.

L'alcoran & les livres des Juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue :

absolue : Dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit : précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme qui auroit sçu la paix de Béc[illegible] avoit dit à un autre : Je vous donne mille écus, si Bagdat n'est pas pris. Ne seroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

A Paris, le dernier de la Lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

SOLIMAN que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi nommé Suphis recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, & couverte, selon la coutu-

me, depuis la tête jusqu'aux pieds : mais dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire ; & après bien de la résistance, ils firent convenir Soliman de faire un petit présent à son gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence ; mais une [illegible] étourdi se leva furieux, lui [illegible] le visage en plusieurs endroits, soutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il est de cette injure : il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts : si pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du serrail de Fatmé, le 9 de la Lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK *à* ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remède, & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou ; on a beau dire que l'on a des indices certains pour

connoître la vérité, c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous; & nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies par leurs livres sacrés, & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

[illegible] plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima: qu'elle ait dix eunuques pour la garder: qu'elle soit l'honneur & l'ornement du serrail où elle est destinée: qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés, & ne marche que sur des tapis superbes; & pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire!

A Paris, le 5 de la Lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXX.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de physique: je n'ai ja-

mais vu un décisionnaire si universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences ; on parla des nouvelles du tems : Il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse ; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce-ci ! Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

A Paris, le 8 de la Lune de Zilcadé, 17..

FIN du premier Tome.

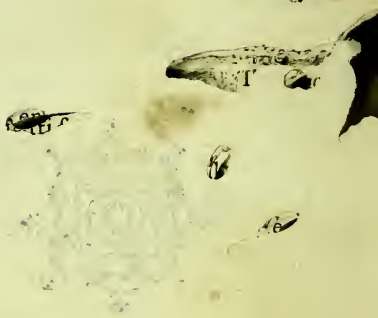
LETTRES
PERSANES.

TOME II.

A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, Imprimeur-Libraire, près le Collége des Jésuites.

M. DCC. LIV.



LETTRES PERSANES.

LETTRE LXXI.

RICA *à* ***.

J'AI ouï parler d'une espèce de tribunal, qu'on appelle l'Académie Françoise : il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts, & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que, pour fixer son autorité ; il donna un code de ses jugemens : cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit ; & quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres, la fureur du panégyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes toutes remplies

de figures, de métaphores & d'antithèses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perse ; nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & dans nos manieres naïves.

A Paris, le 27 de la Lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE LXXII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous méne à présent chez un grand seigneur, qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que cela veut-il dire, monsieur? est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'est pas cela, me dit-il. Ah! j'entens: il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je prens déja condamnation, & je la lui passe toute entiere.

Il fallut pourtant marcher: & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il éternua, il éternua d'une maniere si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah, bon Dieu! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot! Il auroit fallu, Usbek, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous témoigner leur bienveillance: ils sçavoient bien que nous étions au-dessus d'eux; &, s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables: nous nous communiquions aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les

cérémonies publiques ; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers ; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, [illegible] cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la Lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXXI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur religion, qui se trouve parmi les Musulmans ; il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de disputes, qui appartient à tout le monde : les gens de cour, les gens de guerre, les femmes mêmes, s'élevent contre les ecclésiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité, ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug, & l'ont secoué avant de l'a-

voir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi ; ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides ; je ſuis Spinoſiſte, Socinien, Catholique, impie ou dévot. Quand le médecin eſt auprès de mon lit, le confeſſeur ne me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la religion de m'affliger quand je me porte bien ; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes ; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a longtems que les princes Chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états ; parce, diſoient-ils, que le Chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile, parce qu'ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple : Ils ont enſuite fait des conquêtes, dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves ; ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe

de religion qui les touchoit tant. Que veux-tu que je te dise? Vérité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les Chrétiens? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver, selon les principes du saint alcoran.

Je rends graces au Dieu toutpuissant, qui a envoyé Hali son grand prophéte, de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains, & qui [illegible] comme le ciel, dont elle est descendue.

De Paris, le 13 de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK *à son ami* IBBEN.

A Smirne.

LES loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes: On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois; ils sont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me pri-

* Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

ver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une [illegible] je conſens de n'être plus ? que je tienne, malgré moi, une convention qui eſt faite ſans moi ? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel : mais lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lorſqu'elle ne [illegible] cauſe ceſſe ; l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir ? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je ſuis obligé de ſuivre les loix, quand je vis ſous les loix : mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps ; & vous l'en ſéparez : vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'eſt-à-dire les loix de la création & de

la conservation, avoient fait ronde ? Non ; sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné ; & en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps, y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante [illegible] générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plutôt moins immenses ?

Croyez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que notre orgueil ; nous ne sentons point notre petitesse ; &, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde ; que dis-je ? tous les hommes ensemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne sont qu'un atôme subtil & délié, que

Dieu n'apperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connoissances.

A Paris, le 15 de la Lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXV.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un Français en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

JE parcours depuis six mois l'Espagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractere brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manieres ; par les lunettes, & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vue s'en est affoiblie : & tout nez, qui en est orné ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle-même, & indépendamment des conséquences ; quoique pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilités, pour le

ſervice du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes * : car, ſe trouvant avoir beſoin d'argent, [illegible] de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille piſtoles ſur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : auſſi en ont-[illegible] dent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal, ſe ſentent le cœur extrémement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; c'eſt à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux que l'inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiécles d'embraſſer la religion Chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le ſerrail du grand ſeigneur, de ſultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors du monde ; & ne ſe ré-

* Jean de Caſtro.

soudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que lorsqu'un homme a un certain [illegible] en Espagne, comme par exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante guittare, il ne travaille plus: son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui [illegible] dix heures par jour, obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est par les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toujours amoureux: Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé, ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premiérement dévots, & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit: mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux, ou un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils connoissent mieux que les autres le foi-

ble des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds : ils sçavent que l'imagination va toujours ; que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles ; elles le sont encore plus pour les Espagnols : les femmes les guérissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer, & il leur reste toujours un long & facheux souvenir d'une flamme éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat, sans lui en demander permission ; & l'inquisition ne fait jamais brûler un Juif, sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas, paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter : Je voudrois seulement qu'on en établît une autre ; non pas contre les hérétiques, mais contre les héresiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacremens ; qui adorent tout ce qu'ils vénerent ; & qui sont si dévots, qu'ils sont à peine Chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres : voyez une de leurs

bibliothéques, les romans d'un côté, & les ſcholaſtiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, [illegible] ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau monde, & ils ne connoiſſent pas [illegible] propre continent : il y a ſur leurs rivages tel port, qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur ſont inconnues.

Ils diſent que le ſoleil ſe léve & ſe couche dans leur pays : mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées déſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Uſbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Eſpagnol, qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien ſa nation : quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville ; non : le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrémement décriés chez leurs voiſins, en-

ferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon E[illegible] Adieu, mon cher Uſbek.

De Paris, le 17 de la Lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

LA plupart des légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs phantaiſies.

Il ſemble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage. Ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont à la vérité conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jettés dans des détails inutiles; ils ont donné dans les cas particuliers: ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire; choſe abſurde pour un faiſeur de loix: comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les désordres inséparables des changemens.

Il est [illegible] bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines loix. Mais le cas est rare ; & lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple conclue naturellement que les loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans la suite, elles ont été trouvées trop dures ; & par un esprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remède étoit un nouveau mal. Quelles que soient les loix, il faut toujours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toujours.

Il faut pourtant avouer, que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux peres une grande autorité sur leurs enfans : rien ne soulage plus les magistrats ; rien ne dégarnit plus les tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état,

où les mœurs sont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'eſt de toutes les puiſſances celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures : c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de punitions, les familles ſont mieux réglées : les peres ſont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puiſſe [illegible] hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre ſans te faire remarquer la biſarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des loix Romaines un nombre infini de choſes inutiles & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

A Paris, le 18 de la Lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVII.

LE [illegible] QUE *à* USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au serrail une jeune esclave de Circassie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge ; & plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qu'il lui en coûtoit pour obéir ; elle rougissoit de se voir nue même devant moi, qui, exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe ; & qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur : je payai les Arméniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possédes plus de beautés que n'en enferment tous les palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver, à ton retour, tout ce que la Perse a de plus ravissant ! & de voir dans ton serrail renaître les graces, à mesure

que le tems & la poſſeſſion travaillent à les détruire !

*Du ſerrail de Fa**é, le 1 de la Lune de Rébiab, 1715.*

LETTRE LXXVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

DEPUIS que je ſuis en Europe, mon cher Rhedi, j'ai vu bien des gouvernemens : il n'eſt pas comme en Aſie, où les reſſorts de la politique ſe trouvent partout les mêmes.

J'ai ſouvent penſé en moi-même, pour ſçavoir quel de tous les gouvernemens étoit le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais ; & qu'ainſi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un gouvernement ſévere; le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que, dans un état, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéiſſe plus aux loix. Dans les pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit

Soit que le gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toujours par dégrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se joue elle-même aux mœurs du pays où l'on vit: huit jours de prison, ou une légere amende, frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain dégré de crainte à un certain dégré de peine, & chacun la partage par la façon: le désespoir de l'infamie vient désoler un François qu'on vient de condamner à une peine, qui n'éveilleroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la police, la justice & l'équité, soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même: je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui est la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où personne n'est le chef: & que, quand une fois l'autorité violente est mépriſée, il n'en

reste plus assez à personne pour la faire revenir :

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre, & le rend plus grand ;

Que, dans ces états, il ne se fait point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sédition :

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, souvent au-delà de la prévue de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Lorsqu'Osman empereur des Turcs fut déposé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en supplians, qu'on leur fît justice sur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, sortit de la foule par hasard ; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la Lune de Rebiab 1, 1715.

LETTRE LXXIX.

NARGUM, *envoyé de Perse en Moscovie,* [illegible] K.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers: tous les autres semblent être faits pour le servir: il est également le fondateur & le destructeur des empires: dans tous les tems, il a donné sur la terre des marques de sa puissance; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus & de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et pour parler de tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis presque tous les peuples qui ont renversé l'empire Romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli! que d'empires par elle fondés, dont nous ignorons l'origine! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sure de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

De Moscou, le 4 de la lune de Rebiab, 1, 171.

LETTRE LXXIme

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de dervis taciturnes, qu'on appelle Chartreux: on dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent: & on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes : mais ils ne le sont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à tout propos, c'est-à-dire, à chaque instant, & qui portent la grace d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'elles disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit, lorsqu'ils sçavent entendre finesse à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

Je en connois d'autres, qui se sont bien trouvés d'introduire dans les conversations les choses inanimées, & d'y faire parler leur chapeau brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gands. Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter, par le bruit du carrosse, & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours : & quand l'exorde est beau, il rend supportables toutes les sotises qui viennent ensuite, mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon sens ne brille guéres devant ces sortes de gens.

De Paris, le 6 de la Lune de Rebiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXI.

USBEK *à* RHE[illegible]

A Veniſe.

S'IL y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La juſtice eſt un rapport de convenance qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque Etre qui le conſidère, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éléve ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux ſe ſatisfaire que les autres. C'eſt toujours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine ; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe ja-

mais rien d'injuste : dès qu'on suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car, comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les Etres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de Dieu, nous devrions toujours aimer la justice ; c'est-à-dire, faire nos efforts pour ressembler à cet Etre, dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Car, si nous devions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines : & quand elle en dépendroit, ce seroit une vérité terrible, qu'il faudroit dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément : Quel repos pour nous, de sçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur, qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entreprises ?

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous passerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne serions jamais assurés un moment de notre vie, de notre bien, ni de notre honneur.

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs, qui repréſentent Dieu comme un Etre qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; & dans leur opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhedi ; ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

A Paris, le 1. de la Lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

Rica à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'étois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle, que de voir dans un même lieu rassemblées toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre ; & qui, se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Qu'est-ce de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie, fussent écrits & conservés dans les temples, dans des regîstres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse.

A Paris, le 15 de la Lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK *à* MIRZA.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire Mahométans, dans la pensée que notre empire [illegible] jours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidèles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comment la chose manqua : ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte de trois batailles, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa détruire en un seul jour tous les négocians, & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras, que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ses sujets les plus industrieux, il auroit cru leur

donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos Mahométans zélés ont faites aux Guébres, les ont obligés de passer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perse de cette laborieuse nation, si appliquée au labourage, qui seule, par son travail, étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire : c'étoit de ruiner l'industrie ; ce qui fait que l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une suite nécessaire, cette même religion, qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention, je ne sçais, Mirza, s'il n'est pas bon que dans un état il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle, que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent

rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnables du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle introduite dans un état, étoit le moien le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs religions dans son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y rassembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice, parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance, & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies des guerres de religion : Mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de prosélytisme, que les Juifs ont pris des Egyptiens, & qui d'eux est passé, comme une malade épidémique & populaire, aux Mahométans & aux Chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres, quand il n'en résulteroit aucun des mauvais

effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du monde.

A Paris, le 26 de la Lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA *à* ***.

IL semble ici que les familles se gouvernent toutes seules : le mari n'a qu'une ombre d'autorité sur sa femme, le pere sur ses enfans, le maître sur ses esclaves ; & sois sûr qu'elle est toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justice. Avant que d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce spectacle d'abord est assez riant : mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est encore plus grave que la figure. Enfin on entre dans le lieu sacré, où se révélent tous les secrets des familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe réſiſtance : elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle prononce toujours d'une défaite prochaine; & pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon époux, comme une raiſon d'en être ſéparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouir : elle vient révéler les myſteres cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent ſi difficile : épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles ravies ou ſéduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abuſées, d'amans infidéles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le mariage eſt ſenſé être au mari : il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne le pas croire ; la loi le croit pour lui, & le

soulage de l'examen & des scrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par expérience qu'il faudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela est bien naturel ; car il y a très-peu d'esprits justes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris, le 1 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXV.

RICA *à* ***.

ON dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît que le François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué parmi eux des gens, qui non seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins, & peuplent en un instant les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste ou de la famine. On demande dans les écoles, si un corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous

ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble: mais comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des ſollicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau: C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cent trente enterremens. Il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cent quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cent mille livres; le chemin qu'il a

fait sur le pavé, à neuf mille six cent stades; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-six. Sa conversation étoit amusante; il avoit un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes, & il débitoit d'ailleurs depuis son jeune âge cent dix-huit apophthegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantiéme année de son âge. Je me tais, voyageur; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu?

A Paris, le 3 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVI.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

A PARIS, le règne la liberté & l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des Français. Le ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacrificateurs, & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

A Paris, le 9 de la Lune de Gemmadar, 1715.

LETTRE LXXXVII.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE desir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur

cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que dans chaque état le desir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France à bien des égards plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets, qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Aussi parmi nous le prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses sujets. Il y a pour le maintenir des tribunaux respectables : c'est le trésor sacré de la nation ; & le seul dont le souverain n'est pas le maître, parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi si un sujet se trouve blessé dans son honneur par son prince, soit par quelque préférence, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres, c'est que les unes, composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort, que par celle

du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide: au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délice, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, un éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur: il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme: mais c'eſt reſſembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiere.

Mais cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que des attributs de la fantaiſie du ſouverain? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naiſſent & meurent de

même. Un homme qui a pour lui l'estime publique, n'est jamais sûr de ne pas être deshonoré demain : Le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il n'aura plus à espérer d'autre éloge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

A Paris, le 15 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK *au même.*

A Smirne.

DE cette passion générale que la nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçais quoi, qu'on appelle point d'honneur ; c'est proprement le caractere de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point d'honneur par excellence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François, sur-tout les nobles, ne suivoient guéres d'autres loix que celles de ce point d'honneur : elles regloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si sévéres, qu'on ne pouvoit, sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends, elles ne prescrivoient guéres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence, lui & toute sa famille, ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée ; car de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendue sous des peines très-sévéres : mais c'est en vain ; l'honneur, qui veut toujours regner, se révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais d'un autre côté, la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur, on périt sur un échafaud ; si l'on suit

celles de la justice, on est banni pour jamais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

A Paris, le 12 de la Lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

LE monarque qui a si long-tems regné n'est plus *. Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Chah-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires & à prendre ses avantages dans ce changement. Le roi arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince son oncle a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement ; & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-

* Il mourut le 1 septembre 1715.

même, sembloit avoir prétendu regner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne servent guéres plus que de rendre la justice ; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines : ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; & comme s'il avoit pensé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

A Paris, le 4 de la Lune de Rhegeb, 1715.

LETTRE

LETTRE XC.

USBEK *à son frere* SANTON, *au monastere de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, sacré Santon, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophéte : tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & ont dit, Comment est-il encore sur la terre, puisque son esprit est avec nous, & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris de nos docteurs, que les dervis même infidéles ont toujours un caractere de sainteté, qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que Dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de peuples rebéles ?

Les Chrétiens disent des merveilles de leurs premiers Santons, qui se réfugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent pour chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges, que celles de

nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons: ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins : ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table ; jamais d'asyle contr'eux. Si tout ceci est vrai, Santon vénérable, il faudroit avouer que personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les Chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous dans le désert un état tranquille; les tentations nous suivent toujours : nos passions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur, ces illusions de l'esprit, ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toujours à nous pour nous séduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices, c'est-à-dire, jusques dans notre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je sçais que l'envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abysmes : il a purifié la terre autrefois pleine de son empire, & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophétes.

A Paris, le 9 de la Lune de Chahban, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés: mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres: un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient; voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie: cependant on peut dire que les paſſions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhedi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des régles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes ſultans, qui n'a d'autre régle qu'elle-même, ne

produit pas plus de monstres, que cet art indigne, qui veut faire plier la justice, toute inflexible qu'elle est.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui régle les affaires des particuliers, qui régne dans le droit civil ; l'autre qui régle les différends qui surviennent de peuple à peuple, qui tyrannise dans le droit public : comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil ; non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre lettre mes pensées là-dessus.

A Paris, le premier de la Lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XXVII.

USBEK *au même.*

LES magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés, qu'il ne faut qu'ai-

mer la justice pour la trouver ; on ne peut guéres se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société, leurs intérêts sont si mêlés & si confondus, il y en a de tant de sortes différentes, qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût si grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs, & autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse le pas. La raison en est que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice, dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute, il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de justice le plus sévere, c'est la guerre ; puisque son but

est la destruction de la société.

Les représailles sont du second dégré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisiéme acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatriéme acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établie dans les tribunaux, qui retranche les coupables de la société. Ainsi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par-là de notre société, & n'est plus un de nos membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à son alliance; ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste: Ainsi une alliance faite entre deux nations pour en opprimer une troisiéme, n'est pas légitime; & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On

dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie, & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

Le droit de conquête n'est point un droit. Une société ne peut être fondée que sur la volonté des associés : si elle est détruite par la conquête, le peuple redevient libre ; il n'y a plus de nouvelle société : & si le vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

A l'égard des traités de paix, ils ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession ou dédommagement plus considérable que le dommage causé : autrement c'est une pure violence, contre laquelle on peut toujours revenir ; à moins que, pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le droit public ; voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raison.

A Paris, le 4 de la Lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCIII.

LE PREMIER EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du royaume de Visapour : j'en ai achetée une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté si réguliere & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son visage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens ; comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avoue ; je sens dans moi-même une joie secrette, quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le serrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses

femmes ; la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espérent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un serrail de face. Que de passions je vais émouvoir ! que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés, & les joies contenues : l'obéissance ne sera pas moins exacte, & les régles moins inflexibles : la douceur, toujours contrainte de paroître, sortira du fond même du désespoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes sous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande nécessité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de soumission, tout cela leur forme des chaînes : les unes sont sans cesse attentives sur les démarches des autres : il semble que, de concert avec nous, elles travaillent à se rendre plus dépendantes : elles font presque la moitié de notre office, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent sans cesse le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique seigneur, tout cela n'est rien sans la présence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne se communique jamais toute entière ? Nous ne représentons que foiblement la moitié de toi-même ; nous ne pouvons que leur montrer une odieuse vérité. Toi, tu tempères la crainte par les espérances ; plus absolu quand tu caresses, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique seigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des passions désespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidéles européens d'un fardeau qui s'appesantit chaque jour.

Du serrail d'Ispahan, le 1 de la Lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCIV.

USBEK AU MÊME, *dervis de la montagne de Jaron.*

O toi, sage dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philosophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse Orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont, ni entendu les pa-

rôles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine : mais, laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos ; & ont expliqué, par une méchanique simple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuse variété d'effets, que nous voyons dans l'univers.

Que les législateurs ordinaires nous proposent des loix, pour régler les sociétés des hommes ; des loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent & des peuples qui les observent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme divin, que soient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conseil de l'éternel, tu vas être étonné par la sublimité des mysteres : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te proposes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de pensée : elles n'éblouissent point par un faux respect :

leur simplicité les a fait long-tems méconnoître; & ce n'est qu'après bien des réflexions, qu'on en a connu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere est, que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne; & la seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que tout corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner; parce que, plus il en est loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, sublime dervis, la clef de la nature: voilà des principes féconds, dont on tire des conséquences à perte de vue, comme je te le ferai voir dans une lettre particuliere.

La connoissance de cinq ou six vérités a rendu leur philosophie pleine de miracles; & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos saints prophetes.

Car enfin je suis persuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs, qui n'eût été embarrassé, si on lui eût dit de peser dans une balance tout l'air qui est autour de la terre, ou de mesurer toute l'eau qui tombe chaque année sur sa surface; & qui n'eût pensé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le son fait dans une heure; quel tems un rayon de lumiere emploie à venir du soleil à nous; combien de toises il y a d'ici à saturne; quelle est

la courbe selon laquelle un vaisseau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il soit possible.

Peut-être que si quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philosophes de paroles hautes & sublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories mystérieuses, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au saint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je pense, je ne m'accommode guéres du style figuré. Il y a dans notre alcoran un grand nombre de choses puériles, qui me paroissent toujours telles, quoiqu'elles soient relevées par la force & la magie de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés ne sont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans nos livres saints, on trouve le langage de Dieu, & les idées des hommes ; comme si, par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce pays. Non, graces au ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur ; & tandis que je vivrai, Hali sera mon prophéte.

A Paris, le 15 de la Lune de Chahban, 1716.

LETTRE XCV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

IL n'y a point de pays au monde où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous les dix ans des révolutions, qui précipitent le riche dans la misere, & enlévent le pauvre avec des ailes rapides au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des trésors: parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant leur métier par la derniere misere: ils sont méprisés comme de la boue, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez; aussi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'estime.

Ils sont à présent dans une situation bien terrible. On vient d'établir une chambre qu'on appelle de justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste sous peine de la vie: ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit, je veux dire entre la vie & leur ar-

gent. Pour comble d'infortune, il y a un ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les délibérations du conseil. On ne trouve pas tous les jours des ministres disposés à faire rire le peuple; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris.

Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des magistrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas suppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espéce de fumier, qui engraisse les terres montagneuses & arides.

Je trouve, bien, la providence admirable dans la maniere dont elle a distribué les richesses : si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas assez distinguées de la vertu, & on n'en auroit plus senti tout le néant. Mais quand on examine qui sont les gens qui en sont les plus chargés, à force de mépriser les riches, on vient enfin à mépriser les richesses.

A Paris, le 26 de la Lune de Maharram, 1717.

LETTRE XCVI.

RICA *à* RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hyver: mais sur tout, on ne sçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement & de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; & avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mere, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement; & une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre,

c'étoit les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal, qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, & d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les régles de leur art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille, & des dents ; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoiqu'en dise le critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en est des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs, selon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractere de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la Lune de Saphar, 1717.

LETTRE XCVII.

RICA *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtés : c'est la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres nations : ils y rappellent tout ; ce qui est étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne sçaurois guéres ajuster cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconstance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui est étranger, je ne te parle que des bagatelles ; car sur les choses importantes ils semblent s'être méfiés d'eux-mêmes jusqu'à se dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples sont plus sages, pourvu qu'on convienne qu'ils sont mieux vêtus : ils veulent bien s'assujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers François décident en législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau, que de voir le goût de leurs cuisiniers régner du septentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur im-

porte que le bon sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voisins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil?

On peut penser qu'un royaume, le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siécles par des loix qui ne sont pas faites pour lui? Si les François avoient été conquis, ceci ne seroit pas difficile à comprendre: mais ils sont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les assemblées générales de la nation: & ce qu'il y a de singulier, c'est que les loix Romaines, qu'ils ont prises à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs législateurs.

Et afin que l'acquisition fût entiere, & que tout le bon sens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les constitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit: nouveau genre de servitude.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques statuts des villes & des provinces: mais ils sont presque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, & pour ainsi dire naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la justice & les juges. Mais ces volumes de loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de

gloſſateurs, de commentateurs, de compilateurs; gens auſſi foibles par le peu de juſteſſe de leur eſprit, qu'ils ſont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'eſt pas tout : ces loix étrangères ont introduit des formalités qui ſont la honte de la raiſon humaine. Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi la forme s'eſt rendue plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine ; ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un médecin ; & ſi dans l'une elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 1 de la Lune de Saphal, 1717.

LETTRE XCVIII.

USBEK *à* ***.

ON parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le, ce mandement ; & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. Il m'a fallu bien ſuer pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front ; j'ai eu beſoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit

un homme qui se trouva là ; car c'est un bel ouvrage : & je défie ce jésuite, qui vient si souvent vous voir, d'en faire un meilleur. Et bien lisez-le donc, reprit-il ; & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart-d'heure, que si je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force sottises, soutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il disoit d'abord : Cela est certain, nous l'avons jugé ainsi ; & nous sommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je pour lors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le saint esprit nous éclaire ? Cela est heureux, répondis-je ; car de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

De Paris, le 1 de la Lune de Rebiab, 1, 1717.

LETTRE XCIX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

Les plus puissans états de l'Europe sont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes sont, à proprement parler, les martyrs de la souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plupart de ces princes n'ont des sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre: leurs états sont ouverts comme des caravanseras, où ils sont obligés de loger les premiers qui viennent: il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur fassent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe sont monarchiques, ou plutôt sont ainsi appellés: car je ne sçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels; au moins est-il impossible qu'ils aient subsisté long-temps. C'est un état violent, qui dégénere toujours en despotisme, ou en république: La puissance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince; l'équilibre est trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre;

mais l'avantage est ordinairement du côté du prince, qui est à la tête des armées.

Aussi le pouvoir des rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent: mais ils n'l'exercent point si fort d'étendue que nos sultans; premiérement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples; secondement, parce qu'il n'est pas de leur intérêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus les princes de la condition de leurs sujets, que cet immense pouvoir qu'ils exercent sur eux: rien ne les soumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui est comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, scrupuleusement gardée par les princes Chrétiens, leur donne un avantage infini sur nos sultans.

Un Persan qui, par imprudence ou par malheur, s'est attiré la disgrace du prince, est sûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette nécessité. Mais s'il avoit attenté à la vie de son souverain, s'il avoit voulu livrer ses places aux ennemis, il en seroit aussi quitte pour perdre la vie: il ne court donc pas plus

de risque dans ce dernier cas que dans le premier.

Aussi, dans la moindre disgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il se porte naturellement à troubler l'état, & à conspirer contre le souverain; seule ressource qui lui reste.

Il n'en est pas de même des grands de l'Europe, à qui la disgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils se retirent de la cour, & ne songent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait guéres périr que pour le crime de léze-majesté, ils craignent d'y tomber, par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner: ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sureté, ils ne vivroient pas un jour; & s'ils n'avoient à leur solde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniser le reste de leurs sujets, leur empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'usage de ces temps-là, pour se garantir des assassins, qu'un petit prince d'Asie avoit envoyés pour le faire périr: jusques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs sujets, comme

comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puissent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs sujets, comme nos sultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels; il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces monarques sont comme le soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 de la Lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE C.

USBEK *au même.*

POUR suivre l'idée de ma derniere lettre, voici à peu près ce que me disoit l'autre jour un Européen assez sensé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Asie aient pu prendre, c'est de se cacher comme ils font. Ils veulent se rendre plus respectables : mais ils font respecter la royauté, & non pas le roi; & attachent l'esprit des sujets à un certain trône, & non pas à une certaine personne.

Cette puissance invisible qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, se soient égorgés l'un après l'autre, il ne

ſent aucune différence : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si le déteſtable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un roi des Indes ; maître du ſceau royal & d'un tréſor immenſe, qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes de l'empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'Orient ; & d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince, ou par le peuple : Mais là, les princes n'ont garde d'en faire ; parce que, dans un ſi haut dégré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état ; il faudroit qu'il contrebalançât tout-à-coup une puiſſance redoutable & toujours unique ; le temps lui manque, comme les moyens : Mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant

que le monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un mécontent en Europe songe à entretenir quelque intelligence secrette, à se jetter chez les ennemis, à se saisir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les sujets. Un mécontent en Asie va droit au prince, étonne, frappe, renverse : il en efface jusqu'à l'idée ; dans un instant l'esclave & le maître, dans un instant usurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! il semble ne réunir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 17 de la Lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CI.

USBEK *au même.*

Tous les peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse guéres à leur roi le temps d'appesantir son autorité ; la soumission & l'obéissance sont les vertus dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere & un fils, ne sont

liés entr'eux que par l'amour qu'ils se portent, ou par les bienfaits qu'ils se procurent : & ces motifs divers de reconnoissance, sont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les sociétés.

Mais si un prince, bien loin de faire voir ses sujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéissance cesse ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils soutiennent que tout pouvoir sans bornes ne sçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, disent-ils, donner à un autre plus de pouvoir sur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or nous n'avons pas sur nous-mêmes un pouvoir sans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : personne n'a donc, concluent-ils, sur la terre un tel pouvoir.

Le crime de lèse-majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui désobéissant, de quelque maniere qu'il lui désobéisse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'est un crime de lèse-majesté à un Prince de faire la guerre à ses sujets. Ils ont donc grande raison, quand ils disent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de se soumettre aux puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible

de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs rois, qui avoit vaincu & pris prisonnier un prince qui s'étoit révolté, & lui disputoit la couronne, ayant voulu lui reprocher son infidélité & sa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux est le traître.

Un usurpateur déclare rebéles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; & croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du hasard & de la fortune.

De Paris, le 20 de la Lune de Rebiab, 2, 1717.

LETTRE CII.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences & des arts cultivés en Occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne sçais si l'utilité que l'on en retire, dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples

d'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui à la premiere bombe se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont dans la suite opprimé leurs sujets.

Tu sçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables; c'est-à-dire, Usbex, qu'il n'y a plus d'asyle sur la terre contre l'injustice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les historiens: fais-y bien attention; presque toutes les Monarchies n'ont été fondées que sur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perse doit nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-temps que je suis en Europe; mais j'ai oui parler à des gens sensés des ravages de la chymie: il semble que ce soit un quatriéme fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros, mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la boussole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que

leurs richesses ? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage : que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs? & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuse aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites ; & les hommes qui ont échappé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en a fait frémir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! Aimable simplicité, si chérie de notre saint prophéte, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Venise, le 5 de la Lune de Rhamazan, 1717.

LETTRE CIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta patrie pour t'inſtruire; & tu mépriſes toute inſtruction: tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi? Je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien réfléchi à l'état barbare & malheureux, où nous entraîneroit la perte des arts? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit à peu près à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractere bizarre; il paſſeroit tout comme un autre, & ſeroit diſtingué même par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des empires ont preſque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les mieux policés: Mais, prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait

exercer aux peuples vaincus ; sans cela, leur puissance auroit passé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non : si une fatale invention venoit à se découvrir, elle seroit bientôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des nations enséveliroit cette découverte. Il n'est point de l'intérêt des princes de faire des conquêtes par de pareilles voies : ils cherchent des sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'est-à-dire que tu trouves étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en lisant les histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier, où un art auroit été préjudiciable, doit-on pour cela le rejetter ? Penses-tu, Rhedi, que la religion que notre saint prophète a apportée du ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les arts amollissent les peu-

ples, & par-là sont cause de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs, qui les ſubjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent, puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui, de tous les vices, eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouiſſent : Mais comme, dans un pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins que de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe ; il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs ; mais c'eſt peut-être celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artiſans ne dorment plus, & n'aient plus le loiſir de boire & de manger : elle commande, & elle eſt obéie plus promptement que ne feroit notre monar-

que, parce que l'un d'eux est le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passion de s'enrichir, passe de condition en condition, depuis les artisans jusqu'aux grands; personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du jugement, qui travaille sans cesse, & court risque d'accourcir ses jours, pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Le même esprit gagne la nation; on n'y voit que travail & qu'industrie: où est donc ce peuple efféminé dont tu parles tant?

Je suppose, Rhedi, qu'on ne souffrît dans un royaume que les arts qui sont absolument nécessaires à la culture des terres, qui sont pourtant en grand nombre; & qu'on en bannît tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie; je le soutiens, cet état seroit le plus misérable qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours; & l'état deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite puissance qui ne fût en état de le conquérir.

Je pourrois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument, & par con-

séquent ceux du prince : il n'y auroit presque plus de relation de facultés entre les citoyens : cette circulation de richesses, & cette propagation de revenus, qui vient de la dépendance où sont les arts les uns des autres, cesseroit absolument : chacun ne tireroit de revenu que de sa terre, & n'en tireroit précisément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim : Mais comme ce n'est pas la centiéme partie du revenu d'un royaume, il faudroit que le nombre des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la centiéme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtiéme partie de sa valeur; mais avec une pistole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfévres, des ouvriers en laine, en soie, & de toutes sortes d'artisans.

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que, pour qu'un prince soit puissant, il faut que ses sujets vivent dans les délices; il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la vie.

De Paris, le 14 de la Lune de Chalval, 1717.

LETTRE CIV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

J'AI vu le jeune monarque : sa vie est bien précieuse à ses sujets : elle ne l'est pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que sa mort pourroit produire. Mais les rois sont comme les Dieux ; & pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa physionomie est majestueuse, mais charmante : une belle éducation semble concourir avec un heureux naturel, & promet déjà un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'Occident, jusqu'à ce qu'ils aient passé par les deux grandes épreuves, de leur maîtresse, & de leur confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car, sous un jeune prince, ces deux puissances sont toujours rivales ; mais elles se concertent, & se réunissent sous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à soutenir ; la force du roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi absolument gouverné par les femmes :

& cependant, dans l'âge où il étoit, je croyois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel : sa valeur m'est connue ; j'en parlerai au ministre. Une autre disoit : Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque ; il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours, fussent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant très-facile à faire chez les princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle passent toutes les graces & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une espèce de république, dont les membres toujours actifs se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel état dans l'état : & celui qui est à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des ministres, des magistrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme celui qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise

d'être la maîtresse d'un ministre pour coucher avec lui ? quelle idée ! c'est pour lui présenter cinq ou six placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

Ces se plaint en Perse de ce que le royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & prennent non seulement en gros, mais même se partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la Lune de Chalval, 1717.

LETTRE CV.

USBEK *à* ***.

IL y a une espece de livres que nous ne connoissons point en Perse, & qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-*

quarto, un autre qui a de plus belles inclinations vise à l'*in-folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui semble à réduire ce que l'auteur a pris tant peine à amplifier.

Je ne sçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient : & en effet, quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages, qu'ils ne sçauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sen-

sible ; & les journalistes le sçavent bien. Ils font donc tout le contraire : ils commencent par louer la matiere qui est traitée ; premiere fadeur : de-là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison, & à foudroyer à coups de plume un téméraire journaliste.

De Paris, le 5 de la Lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE CVI.

RICA *à* ***.

L'UNIVERSITE' de Paris est la fille aînée des rois de France, & très-aînée ; car elle a plus de neuf cent ans : aussi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut il y a quelque temps un grand démêlé avec quelques docteurs à l'occasion de la lettre *Q* *, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permission, par un arrêt solemnel, à tous les sujets du roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus respecta-

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

bles, occupés à décider du sort d'une lettre de l'alphabet.

Il semble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées; & que, là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſages. Les grands corps s'attachent toujours fort aux minuties, aux formalités, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un roi d'Arragon * ayant aſſemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premieres ſéances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues : la diſpute étoit vive; & les états ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande ſeroit faite en langage Catalan, & la réponſe en Arragonois.

C'étoit en 1610.

De Paris, le 25 de la Lune de Zilhagé, 1718.

LETTRE CVII.

RICA *à* ***.

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grand que l'on ne pense : il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espere ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux ; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre ; & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succéder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître : Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont bien réjouies.

Je fus il y a quelques jours d'un souper, que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse : Au moins, il

faudra bien rire & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien : il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie si gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, & me dit : Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur? Oui, lui répondis-je en bâillant; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit toujours des réflexions; & quant à moi, je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

De Paris, le 11 de la Lune de Maharram, 1718.

LETTRE CVIII.

RHEDI *à* USBEK.

A Paris.

PENDANT le séjour que je fais en Europe, je lis les historiens anciens & modernes : je compare tous les temps : j'ai du plaisir à les voir passer, pour ainsi dire, devant moi : & j'arrête sur-tout mon esprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges si différens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise,

Comment le monde eſt-il ſi peu peuplé, en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuſe fécondité des premiers temps? Seroit-elle déjà dans ſa vieilleſſe? & tomberoit-elle de langueur?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles ſont entiérement déſertes & dépeuplées: il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puiſſantes dont l'hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple, que le plus grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain, qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne: & comme on y comptoit quatre ou cinq cent mille citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ne ſe révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puiſſans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis: cette iſle n'a plus rien de conſidérable que ſes volcans.

La Gréce eſt ſi déſerte, qu'elle ne contient pas la centiéme partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne, autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'eſt rien, en comparaiſon de cette ancienne Gaule dont parle Céſar.

Les pays du Nord ſont fort dégarnis; il s'en faut bien que les peuples y ſoient, comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors, comme des eſſaims, des colonies & des nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver dans l'Amérique la deux-centiéme partie des hommes qui y formoient de ſi grands empires.

L'Aſie n'eſt guéres en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus pleine: & pour celle qui eſt ſous la domination de nos rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui y étoient ſans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui ſont autour de ces grands empires, ils ſont réellement déſerts: tels ſont les royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Tous ces princes,

avec de vastes états, comptent à peine cinquante mille sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que des débrements : je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toujours été si inconnue, qu'on ne peut en parler si précisément que des autres parties du monde ; mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la Méditerranée connues de tout temps, on voit qu'elle a extrémement déchu de ce qu'elle étoit lorsqu'elle étoit province Romaine. Aujourd'hui ses princes sont impuissables, que ce sont les plus petites puissances du monde.

Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la cinquantiéme partie des hommes qui y étoient du temps de César. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours : & si cela continue, dans dix siécles, elle ne sera qu'un désert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde ; mais à peine s'en est-on apperçu, parce qu'elle est arrivée insensiblement, & dans le cours d'un grand nombre de siécles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Venise, le 10 de la Lune de Rhegeb, 1718.

LETTRE CIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

LE monde, mon cher Rhedi, n'eſt point incorruptible ; les cieux mêmes ne le ſont pas : les aſtronômes ſont des témoins oculaires de tous les changemens, qui ſont les effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planetes, aux mêmes loix des mouvemens : elle ſouffre au-dedans d'elle un combat perpétuel de ſes principes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille cauſes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire, & à plus forte raiſon augmenter ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & des royaumes entiers : il y en a de générales qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles,

verielles, qui ont tour à tour désolé l'univers. Elles parlent d'une entr'autres qui fut si violente, qu'elle brûla jusqu'à la racine des plantes, & se fit sentir dans tout le monde connu, jusqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit peut-être, dans un seul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siécles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique ; elle fit dans très-peu de temps des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la société, ils auroient péri misérablement.

Qu'auroit-ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remède aussi puissant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la destruction qui auroit pu arriver au genre humain ? N'est-elle pas arrivée en effet ? & le déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Ceux qui connoissent la nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere & les choses créées n'aient que six mille ans ? que Dieu ait

différé pendant toute l'éternité ſes ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance créatrice? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu: mais, comme il n'y a point de ſucceſſion dans Dieu, ſi l'on admet qu'il a voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les années du monde: le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Cependant tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier pere; ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du monde?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre ſur la diminution des peuples arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiécles: je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CX.

USBEK *au même.*

TU cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & si tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion Chrétienne & la Mahométane ont partagé le monde Romain, les choses sont bien changées : il s'en faut bien que ces deux religions soient aussi favorables à la propagation de l'espèce, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette dernière, la polygamie étoit défendue ; & en cela elle avoit un très-grand avantage sur la religion Mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable, sur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de si contradictoire, que cette pluralité de femmes permise par le saint alcoran, & l'ordre de les satisfaire ordonné par le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophète, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable Musulman bien laborieuse. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & seulement au-

tant de concubines & d'esclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes sont vos labourages, dit encore le prophéte; approchez-vous donc de vos labourages: faites du bien pour vos âmes; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Musulman comme un athléte, destiné à combattre sans relâche; mais qui, bientôt foible & accablé de ses premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire; & se trouve, pour ainsi dire, enséveli sous ses propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainsi dire, avec épargne: ses opérations ne sont jamais violentes: jusques dans ses productions, elle veut de la tempérance: elle ne va jamais qu'avec régle & mesure: si on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur; elle emploie toute la force qui lui reste à se conserver, perdant absolument sa vertu productrice & sa puissance générative.

C'est dans cet état de défaillance, que nous met toujours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiser, qu'à nous satisfaire. Il est très-ordinaire, parmi nous, de voir un homme dans un serrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans: ces enfans mêmes sont la plupart du temps foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eſt pas tout: ces femmes obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques: la religion, la jalouſie & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer approcher d'autres: ces gardiens doivent être en grand nombre, ſoit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe, ſoit enfin pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la ſociété que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en ſuivre!

Les filles eſclaves qui ſont dans le ſerrail, pour ſervir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliſſent preſque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent; & leurs maîtreſſes, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont preſque jamais.

Voilà comme un ſeul homme occupe lui ſeul tant de ſujets de l'un & de l'autre ſexe à ſes plaiſirs, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpéce.

Conſtantinople & Iſpahan ſont les capitales des deux plus grands empires du monde: c'eſt-là que tout doit aboutir; & que les peuples, attirés de mille manieres, ſe rendent de

toutes parts. Cependant elles périssent d'elles-mêmes ; & elles seroient bientôt détruites, si les souverains n'y faisoient venir presqu'à chaque siécle des nations entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXI.

USBEK *au même.*

LES Romains n'avoient pas moins d'esclaves que nous, ils en avoient même plus : mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces esclaves, ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir ; ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des espéces de mariages : par ce moyen, ils rempliſſoient leurs maisons de domestiques de tous les sexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faisoient à la longue la richesse d'un maître, naissoient sans nombre autour de lui : Il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les peres, libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les esclaves sont occupés à garder nos femmes, & à

rien de plus ; qu'ils ſont à l'égard de l'état dans une perpétuelle léthargie : de maniere qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, leſquels mêmes s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains ; la république ſe ſervoit avec un avantage infini de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule, qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit : avec ce pécule il travailloit, & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque ; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer, l'un vendoit des marchandiſes en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faiſoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout ſon pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même temps l'aiſance dans la ſervitude préſente, & l'eſpérance d'une liberté future : cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres ſuivantes, occaſion de te prouver, que plus il y a

d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit ; je prouverai auſſi facilement, que plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choſes s'entr'aident & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves toujours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie & l'abondance les faiſoit naître ; & eux, de leur côté, faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la Lune de Chaban, 171..

LETTRE CXII.

USBEK *au même.*

NOUS avons juſqu'ici parlé des pays Mahométans, & cherché la raiſon pourquoi ils étoient moins peuplés que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à préſent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſéquence, eut inſenſiblement des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa

fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha ; & au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les sépara pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconstant dans la nature : on attacha sans retour, & sans espérance, des gens accablés l'un de l'autre, & presque toujours mal assortis : & l'on fit comme ces tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à supporter patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user, par cette seule considération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens, que leurs peines présentes désespèrent pour l'avenir : ils ne voient, dans les désagrémens du mariage, que leur durée, & pour ainsi dire, leur éternité : delà viennent les dégoûts, les discordes, les mépris ; & c'est autant de perdu pour la postérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel : on

passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des séparations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit & reste de son côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joie : commerce honteux & si contraire à la société ; lequel, sans remplir l'objet du mariage, n'en représente tout au plus que les plaisirs.

Si, de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature, & à la propagation de l'espèce, soit par son tempérament, soit par son âge, elle ensévelit l'autre avec elle, & la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens : Le divorce est aboli : les mariages mal assortis ne se raccommolent plus : les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire : si dans une république, comme Lacédémone, où les citoyens étoient sans cesse gênés par des loix singulieres & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes

tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, est un contrat susceptible de toutes les conventions ; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : Mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vue ; aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est. Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : Mais c'est une image, une figure, & quelque chose de mystérieux, que je ne comprens point.

De Paris, le 19 de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays Chrétiens : le grand nombre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des prêtres & des dervis de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence éternelle : c'eſt chez les Chrétiens la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprens pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat qui lui eſt oppoſé l'eſt encore davantage ; ſans compter qu'en fait de préceptes, & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à peu près à la même choſe.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maiſon religieuſe, une famille

éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres : ces maisons sont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'ensévelissent les races futures.

Cette politique est bien différente de celle des Romains, qui établissoient des loix pénales contre ceux qui se refusoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion protestante tout le monde est en droit de faire des enfans ; elle ne souffre ni prêtres, ni dervis ; & si dans l'établissement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ses fondateurs n'avoient été accusés sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui sépare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoiqu'il en soit, il est certain que la religion donne aux protestans un avantage infini sur les catholiques.

J'ose le dire ; dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cent ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les protestans : ces derniers sont peu à peu parvenus à un équilibre ; & aujour-

d'hui la balance commence à l'emporter de leur côté. Cette supériorité augmentera tous les jours ; les protestans deviendront plus riches & plus puissans, & les catholiques plus foibles.

Les pays protestans doivent être, & sont réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il suit, premiérement, que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent :

Secondement, que les terres y sont mieux cultivées :

Enfin que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire ; & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le commerce périsse ; & lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non seulement la culture des terres y est abandonnée, mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette provision par devers lui, il ne doit plus

s'embarrasser de sa fortune ; il trouve dans le cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit coûté des sueurs & des peines.

Ce n'est pas tout : les devis ont en leurs mains presque toutes les richesses de l'Etat ; c'est une société de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais ; ils accumulent sans cesse des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie ; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Jamais a point de prince protestant, qui ne leve sur les peuples dix fois plus d'impôts, que le pape n'en leve sur ses sujets : cependant ces derniers sont misérables, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachisme porte la mort par tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIV.

USBEK *au même.*

Nous n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe; passons à l'Afrique. On ne peut guéres parler que de ses côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion Mahométane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raisons que nous avons déja dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieusement dégarnies depuis deux cent ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs sujets aux princes d'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, est elle-même déserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces esclaves, qu'on transporte dans un autre climat, y périssent à milliers: & les travaux des mines où l'on occupe sans cesse & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaisons malignes qui en sortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes,

pour tirer du fond de la terre l'or & l'argent ; ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses que parce qu'on a choisis pour en être les signes.

De Paris, le dernier de la Lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK *au même.*

La fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonstances du monde ; de maniere qu'il ne faut souvent qu'un nouveau tour dans son imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaissans, ont réparé leurs pertes & leurs destructions continuelles, par cette seule espérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puissant, qui sera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perse n'avoient tant de milliers de sujets, qu'à cause de ce dogme de la religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car, comme les enfans re-

gardent leurs peres comme des Dieux; qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames anéanties dans Avyen, reprennent une nouvelle vie; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des Mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion, qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre vie: les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins: nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les au-

tres ; en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'opposer à l'établissement de plusieurs ; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la Lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même.*

Les pays habités par les sauvages sont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui souhaitent autre chose, que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse & la pêche qui soit un exercice noble, & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des années où la chasse & la pêche rendent très-peu, ils sont désolés par des famines fréquentes : sans compter qu'il n'y a pas de pays si abondant en gibier & en poisson, qui puisse donner la subsistance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs les bourgades de sauvages, au

nombre de deux ou trois cent habitans, isolées les unes des autres, ayant des intérêts aussi séparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas se soutenir; parce qu'elles n'ont pas la ressource des grands états, dont toutes les parties se répondent, & se secourent mutuellement.

Il y a chez les sauvages une autre coutume, qui n'est pas moins pernicieuse que la premiere; c'est la cruelle habitude où sont les femmes de se faire avorter, afin que leur grossesse ne les rende pas désagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce désordre; elles vont jusques à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer sa grossesse au magistrat, est punie de mort, si son fruit périt: la pudeur & la honte, les accidens mêmes, ne l'excusent jamais.

De Paris, le 9 de la Lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

L'EFFET ordinaire des colonies est d'affoiblir les pays d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes restent où ils sont: il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Quand un pays est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier de la nature du climat: ainsi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience: ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils y faisoient passer des Juifs. Il fallut se consoler de leur perte; chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent presques toutes en très-peu de temps.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople n'ont jamais réussi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes destructions sont presque irréparables ; parce qu'un peuple qui manque à un certain point, reste dans le même état : & si, par hasard, il se rétablit, il faut des siécles pour cela.

Que si, dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont nous avons parlé vient à concourir, non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne se fait encore sentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Amérique, les Espagnols, qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler ; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consument tous jours.

Les princes ne doivent donc point songer à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois ;

il y a des climats si heureux, que l'espéce s'y multiplie toujours; témoin ces isles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaisseaux y avoient abandonnés, & qui y recouvrerent aussi-tôt la santé.

Mais quand ces colonies réussiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'eussent très-peu d'étendue, comme sont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Espagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes isles dans lesquelles ils faisoient un commerce prodigieux: mais quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette sage république défendit à ses sujets ce commerce & cette navigation.

J'ose le dire: au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens & tous les métifs en Espagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ses peuples dispersés: & si la moitié seulement de ces grandes colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les princes de la

* L'auteur parle peut-être de l'isle de Bourbon.

fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenses, plus étonnées de leurs victoires, que les peuples vaincus de leur défaite, songerent aux moyens de les conserver; & prirent chacune pour cela une voie différente.

Les Espagnols, désespérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fidéles: jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de ces barbares, qui semblerent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même temps découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conserverent ce pays sous leur domination. Juges par-là combien les conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels: Car enfin ce remède affreux étoit unique: comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéissance? comment soutenir une guerre civile de si loin? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute

toute opposée ; ils n'employerent pas les cruautés : aussi furent-ils bientôt chassés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriserent la rébellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince envieroit le sort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent aussitôt chassés ; les autres en firent des déserts, & rendirent de même leur propre pays.

C'est le destin des héros de se ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des nations qu'ils sont obligés eux-mêmes de détruire ; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des statues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il brisoit aussitôt.

De Paris, le 18 de la Lune de Rhamazam, 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

LA douceur du gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espéce. Toutes les républiques en sont une preuve constante ; & plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais pays de l'Europe, si l'on considere la nature du terrein, & qui cependant sont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers, que la liber-

té, & l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, & les besoins attirent dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'espece se multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement de l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand partout.

Il n'en est pas de même des pays soumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtisans, & quelques particuliers, possédent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas ; ou, s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le rustique ou payſan étant une fois marié, peuplera indifféremment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre ; cette considération ne le touche pas : il a toujours un héritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau ; & rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la nature.

Mais à quoi sert dans un état ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent: ils ne prosperent jamais: foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toujours: ceux qui en échappent, atteignent l'âge viril sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont comme les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées: Chez les peuples misérables l'espece perd, & même quelquefois dégenere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrollât dans la milice, les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le sein de la pauvreté. De tant de mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine & les maladies en ont fait disparoître.

Que si, dans un ciel aussi heureux, dans un royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que sera-ce dans les autres états?

De Paris, le 23 de la Lune de Rhamazam, 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK *au* MOLLACK MEHEMET ALI, *gardien des trois tombeaux à Com.*

QUE nous servent les jeûnes des immaums & les cilices des mollacks? La main de Dieu s'eſt deux fois appeſantie ſur les enfans de la loi: le ſoleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites: leurs armées s'aſſemblent, & elles ſont diſſipées comme la pouſſiere.

L'empire des Oſmanlins eſt ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus: un moufti Chrétien ne le ſoutient qu'à peine: le grand vizir d'Allemagne eſt le fléau de Dieu, envoyé pour châtier les ſectateurs d'Omar: il porte par-tout la colere du ciel irrité contre leur rébellion & leur perfidie.

Eſprit ſacré des immaums, tu pleures nuit & jour ſur les enfans du prophéte que le déteſtable Omar a dévoyés: tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs: tu deſires leur converſion, & non pas leur perte: tu voudrois les voir réunis ſous l'étendard d'Ali, par les larmes des ſaints; & non pas diſperſés dans les montagnes & dans les déſerts, par la terreur des infidéles.

De Paris, le 1 de la Lune de Chalval, 1716.

LETTRE CXX.

RICA *à* ***.

ON a bien embarrassé dans toutes les religions, quand il s'agit de donner une idée des plaisirs qui sont destinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue suite de peines, dont on les menace: mais pour les gens vertueux, on ne sçait que leur promettre. Il semble que la nature des plaisirs soit d'être d'une courte durée; l'imagination a peine à en représenter d'autres.

J'ai vu des descriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon sens: les uns font jouer sans cesse de la flûte ces ombres heureuses; d'autres les condamnent au supplice de se promener éternellement; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtresses d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fussent un terme assez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuses.

Je me souviens à ce propos d'une histoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres Indiens ne sont pas moins stériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaisirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre son mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander permission de se brûler : mais comme, dans les pays soumis aux Mahométans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coutume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné ! Il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ! Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont bien brûlées : & quand je vais demander permission à ce maudit gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hasard un jeune bonze : Homme infidéle, lui dit le gouverneur, est-ce toi qui a mis dans l'esprit de cette femme cette fureur ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais si elle m'en croit, elle consommera son sacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : aussi en sera-t-elle bien récompensée ; car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous, dit la femme surprise ? Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que si le dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, surement il

n'a pas besoin de moi. Me brûler pour lui!... pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me séduisoient, & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais si le dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le gouverneur, je me fais Mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la Lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXI.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE t'attens ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Ispahan. Les miennes portent que l'ambassadeur du grand Mogol a reçu ordre de sortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui est chargé de son éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il est très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ses honneurs. Je suis touché du sort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek ; je n'ai jamais vu couler les larmes de personne, sans en être attendri : je sens de l'humanité pour les malheu-

reux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fussent hommes : & les grands mêmes, pour lesquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils sont élevés, je les aime sitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la prospérité d'une inutile tendresse ? elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du respect, qui ne demande point de retour. Mais si-tôt qu'ils sont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puissent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque chose de bien naïf & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ses ennemis, voyant ses courtisans autour de lui qui pleuroient : Je sens, leur dit-il, à vos larmes, que je suis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la Lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

TU as oui parler mille fois du fameux roi de Suède : Il assiégeoit une place dans un royaume qu'on nomme la Norwége ; comme il visitoit la tranchée seul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier ministre : les états se sont assemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son roi : forfait qui, selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du prince le dernier de ses sujets ; qu'est-ce, lorsque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux rois, comme les anges parlent à notre saint prophéte.

Tu sçais que, dans les banquets sacrés où le seigneur des seigneurs descend du plus sublime trône du monde pour se communiquer à ses esclaves, je me suis fait une loi sévere de captiver une langue indocile : on ne m'a

jamais vu abandonner une seule parole qui pût être amere au dernier de ses sujets. Quand il m'a fallu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme; & dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de prince si méchant, que son ministre ne le soit encore davantage; s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toujours été suggérée: de maniere que l'ambition des princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer?

Un prince a des passions; le ministre les remue: c'est de ce côté-là qu'il dirige son ministere: il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtisans le séduisent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereusement par ses conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par les maximes qu'il lui propose.

De Paris, le 25 de la Lune de Saphar, 1719.

LETTRE CXXIII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE passois l'autre jour sur le pont-neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géomètre ; & on n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit d'une réverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, & le tiraillât pour le faire descendre jusqu'à lui ; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menerent jusques sur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, & que les garçons du caffé en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation : il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit

avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres : martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai : aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vu un château superbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu lui qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large ; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les régles de la perspective fussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere : & il s'échauffa fort contre un sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; & charmé de sçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hyver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites-là m'est fort agréable, dit alors le géométre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite ;

& qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils ſe choquerent rudement; & de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur viteſſe & de leurs maſſes. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement, cet homme portant la main ſur le front, dit au géométre : Je ſuis bien aiſe que vous m'ayez heurté; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : Je viens de donner mon Horace au public. Comment! dit le géométre : il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'eſt une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monſieur! dit le géométre, il y a vingt ans que vous ne penſez pas? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous? Monſieur, dit le ſçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand ſervice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familiere? Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez : Mais vous ne leur reſſemblerez point; car, ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies

de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps: mais vous ne leur rendez pas la vie; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? Après ce petit conseil, ils se séparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier du Lune de Rebiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIV.

RICA *à* ***.

JE te parlerai dans cette lettre d'une certaine nation qu'on appelle les nouvellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état; & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long: cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une cu-

riosité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose : ils sçavent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; & quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir ; & marchant au-devant de la providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes : ils conduisent un général par la main ; & après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivieres, des routes secrettes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliste : comme elle m'a paru singuliere, je la gardai : la voici :

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du temps. Le premier jan-

vier 1711 je prédis que l'empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que, comme il se portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu énigmatiques : mais les gens qui sçavent raisonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos messieurs dans tous les coins des Tuileries ; je les assemblai près du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siége de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il est vrai que, vers le milieu du siége, je pariai cent pistoles qu'il seroit pris le 18 août * ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu ?

Lorsque je vis que la flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête : je le dis, & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès, j'ajoutai que cette flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès : comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée, je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Alberoni, malgré la foi des traités, envoya sa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoye & moi.

* 1717.

Tout cela, monsieur, me déroute si fort, que j'ai résolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuileries l'usage des paris, & feu M. le C. de L. ne les souffroit guéres : mais depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'est mêlée parmi nous, nous ne sçavons plus où nous en sommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuscrit, & accommodois mes lunettes sur mon nez, un de ces fanfarons, saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit : Je parie cent pistoles que non. Je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : M. le Maréchal de *** ayant appris.... Cela est faux, me dit-il : vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente pistoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au ministre. Je suis, &c.*

Lettres d'un nouvelliste au ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le sujet le plus zélé que le roi ait jamais eu : c'est moi qui obligeai un de mes amis d'exécuter le projet que j'avois formé d'un livre,

pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-temps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, si votre grandeur veut m'accorder un privilége : mon dessein est de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les historiens ont dit jusqu'ici de nos désavantages, sont de véritables impostures. Je suis obligé de les redresser en bien des occasions ; & j'ose me flatter que je brille sur-tout dans la critique. Je suis, Monseigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C. de L., nous vous supplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un président. Le désordre se met dans nos conférences ; & les affaires d'état n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gens vivent absolument sans égard pour les anciens, & entr'eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les jeunes imposent aux vieillards. Nous avons beau leur représenter que nous étions paisibles possesseurs des Tuileries vingt ans avant qu'ils ne fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros François, il faudra que nous allions tenir nos confé-

rences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je suis ....

De Paris, le 7 de la Lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXV.

RHEDI *à* RICA.

A Paris.

UNE des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'histoire & la doctrine des républiques. Tu sçais que la plupart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de cette sorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers gouvernemens du monde furent monarchiques : ce ne fut que par hasard, & par la succession des siécles, que les républiques se formerent.

La Gréce ayant été abysmée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira presque toutes ses colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines : & comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop pesante, on secoua le joug ; & du débris de tant de royaumes s'éleverent ces républiques, qui firent si fort fleu-

rir la Gréce, seule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conserva long-temps la Gréce dans l'indépendance, & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie mineure : elles y envoyerent des colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de remparts contre les entrepriſes des rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Gréce peupla l'Italie ; l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſçait que cette grande Heſpérie, ſi fameuſe chez les anciens, étoit au commencement de Gréce, que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie, en Eſpagne ; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique, où le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies Grecques apporterent avec elles un eſprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainſi on ne voit guéres dans ces temps reculés de monarchies dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. On verra bientôt que les peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & ſi l'on trouve des veſtiges de quelque royauté parmi eux, c'eſt qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe : car pour

l'Asie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées sous le despotisme, si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la république Romaine, & rien qui le soit si peu que l'origine de celle de Carthage. On ignore absolument la suite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puissance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandissement prodigieux de la république Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuste entre les citoyens Romains & les peuples vaincus ; si l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; si les loix si saintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été observées ; & s'ils ne s'étoient pas servis, pour les faire taire, des mêmes trésors que leur injustice avoit amassés.

Il semble que la liberté soit faite pour le génie des peuples d'Europe, & la servitude pour celui des peuples d'Asie. C'est envain que les Romains offrirent aux Cappadociens ce précieux trésor : cette nation lâche le refusa ; & elle courut à la servitude, avec le même empressement que les autres peuples couroient à la liberté.

César opprima la république Romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-temps sous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppression.

Cependant une infinité de nations inconnues sortirent du Nord, se répandirent comme des torrens dans les provinces Romaines ; & trouvant autant de facilité à faire des conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les démembrerent, & en firent des royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainsi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes ; soumis à la volonté d'un seul, ils ne songerent qu'à lui donner de nouveaux sujets, & à établir par les armes son autorité violente : mais les peuples du Nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces Romaines, ne donnerent point à leurs chefs une grande autorité. Quelques-uns mêmes de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, dépossoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits : & chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes ; un grand nombre de seigneurs la partageoient avec lui ; les

guerres n'étoient entreprises que de leur consentement : les dépouilles étoient partagées entre le chef & les soldats ; aucun impôt en faveur du prince ; les loix étoient faites dans les assemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui se formerent des débris de l'empire Romain.

De Veniſe, le 20 de la Lune de Rhegeb, 1719.

LETTRE CXXVI.

RICA *à* ***.

JE fus il y a cinq ou ſix mois dans un caffé : J'y remarquai un gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris, il déploroit ſa ſituation d'être obligé de vivre dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes fermiers, & les accabler de frais de juſtice ; je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : Mais me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon ;

& j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou six discoureurs paroissoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole: Oui, messieurs, dit-il en haussant la voix, je suis ruiné; je n'ai plus de quoi vivre: car j'ai actuellement chez moi deux cent mille livres en billets de banque, & cent mille écus d'argent: je me trouve dans une situation affreuse; je me suis cru riche, & me voilà à l'hôpital: Au moins, si j'avois seulement une petite terre où je puisse me retirer, je serois sûr d'avoir de quoi vivre; mais je n'ai pas un sou comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hasard la tête à un autre côté, & je vis un autre homme qui faisoit des grimaces de possédé. A qui se fier désormais, s'écrioit-il? Il y a un traître, que je croyois si fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent: & il me l'a rendu! quelle perfidie horrible! Il a beau faire; dans mon esprit il sera toujours deshonoré.

Tout près de-là étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, disoit: Dieu bénisse les projets de nos ministres! puissai-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres! J'eus la curiosité de demander son nom. C'est un homme extrémement pauvre, me dit-on; aussi a-t-il un pauvre métier: il est généalogiste; & il espere que son art rendra, si les fortunes continuent; & que tous ces nouveaux

nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, décrasser leurs ancêtres, & orner leurs carrosses : il s'imagine qu'il va [illegible] au moins de gens de qualité qu'il voudra ; [illegible] tressaillit de joie de voir multiplier ses [illegible] tiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & sec, que je reconnus pour nouvelliste avant qu'il se fût assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & présagent toujours des victoires & les trophées ; c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie sur la frontiere ; & il est à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis-à-vis de moi un philosophe assez mal en [illegible] re, qui prenoit le nouvelliste en pitié, & [illegible] loit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix ; je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : Vous voyez que ce fat nous enrichient, il y a une heure, de sa frayeur pour [illegible] nguedoc : & moi j'apperçus hier au soir une tache dans le soleil, qui, si elle augmentoit pourroit faire tomber toute la nature [illegible] dans l'assoupissement ; & je n'ai pas dit un seul

De Paris, le 17 de la Lune de Rhamazam, 1719.

LETTRE CXXVI

Rica à ***.

J'allai l'autre jour voir une grande b
que dans un couvent de dervis, qui en
me les dépositaires, mais qui font ob
laisser entrer tout le monde à certaine

En entrant, je vis un homme gr
se promenoit au milieu d'un nombr
brable de volumes qui l'entouroien
à lui, & le priai de me dire quel
quelques-uns de ces livres, que j
mieux reliés que les autres. Monsi
j'habite ici une terre étrangere; je
nois personne. Bien des gens me f
reilles questions; mais vous voyez
je n'irai pas lire tous ces livres pou
faire: mais j'ai mon bibliothéquair
donnera satisfaction; car il s'occu
jour à déchiffrer tout ce que vous
c'est un homme qui n'est bon à rie
nous est très à charge, parce qu'il r
point pour le couvent. Mais j'ent
du réfectoire qui sonne; ceux qu
moi, sont à la tête d'une communa
vent être les premiers à tous les exe
disant cela, le moine me poussa de
ma la porte; &, comme s'il eût v
rut à mes yeux

De Paris, le 21
de Rhamazan

LETTRE CXXVIII.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette bibliothéque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois vu la premiere fois; son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'instruire.

Mon pere, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothéque? Ce sont, me dit-il, les interprêtes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je; il faut que l'écriture fût bien obscure autrefois, & bien claire à présent; reste-t-il encore quelques doutes? peut-il y avoir des points contestés? S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a, me répondit-il! Il y en a presque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, &

ont donné la torture à tous les passages : C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, & vont comme au pillage ; c'est un champ de bataille où les [illegible]tions ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manieres.

Tout près de-là, vous voyez les livres ascétiques ou de dévotion ; ensuite les livres de morale, bien plus utiles ; ceux de théologie doublement inintelligibles, & par la matiere qui y est traitée, & par la maniere de la traiter ; les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah, mon pere ! lui dis-je, un moment, n'allez pas si vite ; parlez-moi de ces mystiques. Monsieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur disposé à la tendresse, & lui fait envoyer des esprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naissent les extases & les ravissemens. Cet état est le délire de la dévotion ; souvent il se perfectionne, ou plutôt dégénere en quiétisme : vous sçavez qu'un quiétiste n'est autre chose qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit ; qui forment dans leur imagination tous les monstres que le démon d'amour peut produire, les rassemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs pensées ; heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même

complice de tant d'égaremens si naïvement décrits & si nuemens peints !

Vous voyez, monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense. Je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois sans cesse, Cela est divin, cela est respectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit de deux choses l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me deshonorerois dans votre esprit.

Nous en restames-là ; une affaire, qui survint au dervis, rompit notre conversation jusqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la Lune de Rhamazam, 1719.

LETTRE CXXIX.

RICA *au même.*

JE revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les glossateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas, leurs ouvrages n'en sont pas plus mauvais ; ce qui est très-commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je ; & je connois bien des philosophes qui feroient bien de s'appliquer à ces sortes de sciences-là.

Voilà, poursuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons ; & les géomètres, qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphysique, qui traitent de si grands intérêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par-tout ; les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers, que dans la machine la plus simple de nos artisans :

Les livres de médecine ; ces monumens de la fragilité de la nature & de la puissance

de l'art; qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort préſente; mais qui nous flattent dans une ſécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remédes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de-là ſont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; choſe qui ne guérit, ni le malade de ſon mal, ni le médecin de ſon ignorance.

Voici la chymie qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites-maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les livres de ſcience, ou plutôt d'ignorance occulte; tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpéce de diablerie: exécrables, ſelon la plupart des gens; pitoyables, ſelon moi. Tels ſont encore les livres d'aſtrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'aſtrologie judiciaire, repartis-je avec feu! Et ce ſont ceux dont nous faiſons plus de cas en Perſe: ils réglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes: les aſtrologues ſont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la raiſon: voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les empires: je plains bien une famille, & en-

core plus une nation, qui se laisse si fort dominer par les planettes. Nous nous servons, lui repartis-je, de l'astrologie, comme vous vous servez de l'algébre. Chaque nation a sa science, selon laquelle elle regle sa politique: tous les astrologues ensemble n'ont jamais fait tant de sottises en notre Perse, qu'un seul de vos algébristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des astres ne soit pas une régle aussi sure que les beaux raisonnemens de votre faiseur de système? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'astrologie; vous verriez les mathématiciens bien humiliés: quel accablant corollaire en pourroit-on tirer contre eux?

Notre dispute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la Lune de Rhamazam, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA *au même.*

DANS l'entrevue suivante, mon sçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'histoire moderne, me dit-il. Voyez premiérement les historiens de l'église & des papes; livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & sur la chûte duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inondèrent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à présent en Europe. Ces peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres: mais ils le sont devenus depuis que, soumis pour la plupart à une puissance absolue, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la raison, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les historiens de l'Allemagne, laquelle n'est qu'une ombre du premier empire; mais qui est, je crois, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule, je crois encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes; & qui, lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des rois se former, mourir deux fois, renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siécles; mais, prenant insensiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à son dernier période: semblable à ces fleuves qui dans leur course perdent leurs eaux, ou se cachent sous terre;

puis s'paroiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là vous voyez la nation Eſpagnole ſortir de quelques montagnes : les princes Mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe de ſes feux de la diſcorde & de la ſédition ; le prince toujours chancelant ſur un trône inébranlable ; une nation impatiente, ſage dans ſa fureur même ; & qui, maîtreſſe de la mer (choſe inouie juſqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là ſont les hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voient tant de rois proſternés devant eux.

Les hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres ; ſes princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les hiſtoriens des républiques ; de la

Suisse; qui est l'image de la liberté : de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté & du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par-là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la Lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXI.

RICA *au même.*

LE lendemain il me mena dans un autre cabinet. Ce sont ici les poëtes, me dit-il; c'est-à-dire, ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, & d'accabler la raison sous les agrémens, comme on enséveliſſoit autrefois les femmes sous leurs parures & leurs ornemens : Vous les connoissez; ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'est-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en sçais rien : les connoisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne sous ce nom, ne le sont

poétiques c'est aussi ce que je ne sçais pas. Ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; & cela est encore plus surprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, selon moi, sont les poëtes par excellence, & les maîtres des passions : Il y en a de deux sortes ; les comiques, qui nous remuent si doucement ; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je mépriſe autant que je fais cas des autres, & qui font de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaiſent même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent les épigrammes, qui ſont de petites fléches déliées, qui font une plaie profonde & inacceſſible aux remédes.

Vous voyez ici les romans, qui ſont des eſpeces de poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur ; qui paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours ; & qui ſont des héros, qui y ſont auſſi étrangers que les dragons ailés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos ro-

mans : & si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels, & d'ailleurs extrémement génés par nos mœurs : il faut dix années de passion, avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidens soient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir ; c'est aux prodiges : Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un héros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & souvent répétées, nous font languir ; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la Lune de Chalval, 1713.

LETTRE CXXXII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

LES ministres se succedent, & se détruisent ici comme les saisons : depuis trois ans j'ai vu changer quatre fois de système sur les finances. On léve aujourd'hui en Perse & en Turquie les subsides de la même maniere que les fondateurs de ces monarchies les levoient ; il s'en faut bien qu'il en soit ici de même : il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'administration des revenus du prince & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse & de mystere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priés ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & sacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de secrets importans, de desseins miraculeux, de systêmes nouveaux ; & qu'absorbés dans les méditations, ils soient privés non-seulement de l'usage de

la parole,, mais même quelquefois de la politesse.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on pensa à rétablir une nouvelle administration. On sentoit qu'on étoit mal ; mais on ne sçavoit comment faire pour être mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité sans bornes des ministres précédens ; on la voulut partager. On créa pour cet effet fix ou sept conseils ; & ce ministere est peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de sens : la durée en fut courte, aussi bien que celle du bien qu'il produisit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : M***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remédes topiques. Mais il restoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger est venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remédes violens, il a cru lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a six mois, sont à présent dans la pauvreté ; & ceux qui n'avoient pas de pain, regorgent de richesses. Jamais ces deux extrémités ne se sont touchées de si près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelles fortunes inespérées, inoyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus

rir [illegible] les hommes du néant. Que de valets servis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit souvent des choses bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune sous le régne passé, vantent aujourd'hui leur naissance : ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a six mois : ils crient de toute leur force. La noblesse est ruinée ; quel désordre dans l'état ! quelle confusion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche sur ceux qui prendront après eux ; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 de la Lune de Zilcadé, 1720.

LETTRE CXXXIII.

RICA *au même.*

VOICI un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme, mais dans une reine. La reine de Suéde, voulant à toute force associer le prince son époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration par laquelle elle se désiste de la régence, en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années, qu'une

autre reine, nommée Christine, abdiqua la couronne pour se donner toute entière à la philosophie. Je ne sçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la nature l'a mis; & que je ne puisse louer la foiblesse de ceux qui, se trouvant au-dessous de leur état, le quittent comme par une espéce de désertion; je suis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princesses, & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre supérieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans un temps que les autres ne songent qu'à jouir: & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son auguste époux.

De Paris, le 27 de la Lune de Maharram, 1720.

LETTRE CXXXIV.

RICA *à* USBEK.

A ***.

LE parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoise. Le conseil lui a envoyé enregistrer ou approuver une déclaration qui le deshonore; & il l'a enregistrée d'une maniere qui deshonore le conseil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies sont toujours odieuses : Elles n'approchent des rois que pour leur dire de tristes vérités : & pendant qu'une foule de courtisans leur représente sans cesse un peuple heureux sous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie, & apporter aux pieds du trône les gémissemens & les larmes dont elles sont dépositaires.

C'est un pesant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes : Ils doivent bien penser que ceux qui le font, y sont contraints ; & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect, & même leur amour.

De Paris, le 21 de la Lune de Gemmadi, 1, 1720.

LETTRE CXXXV.

RICA *au même.*

*A ***.*

J'IRAI te voir sur la fin de la semaine : que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus présenté il y a quelques jours à une dame de la cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes : il me parut que la vie du serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur-tout celle des poëtes & des romans, elle souhaita que je lui parlasse des nôtres : ce que je lui en dis redoubla sa curiosité ; elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis, & je lui envoyai quelques jours après un conte Persan : peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du temps de Cheik-ali-Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zulema : elle sçavoit par cœur tout le saint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des saints prophétes ; les docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tous les sens ; & elle joignoit à tant de connoissances un certain caractere d'esprit enjoué, qui laissoit à peine deviner, si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses compagnes dans une des salles du serrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie ; & si elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition

de nos docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation Juive, qui ſoutient, par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au-delà même de leur vie ; & ne penſent pas que, le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant Dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes : & comme les hommes qui auront bien vécu, & bien uſé de l'empire qu'ils ont ici-bas ſur nous, ſeront dans un paradis plein de beautés céleſtes & raviſſantes, & telles que, ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſitôt la mort dans l'impatience d'en jouir ; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enyvrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur ſeront ſoumis : chacune d'elle aura un ſerrail, dans lequel ils ſeront enfermés ; & des eunuques, encore plus fidèles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre Arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalousie insupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une manière très-dure : il ne se fioit plus à ses eunuques, ni aux murs de son serrail; il les tenoit presque toujours sous la clef, enfermées dans leur chambre, sans qu'elles pussent se voir, ni se parler; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle: jamais une douce parole ne sortit de sa bouche; jamais il ne fit un moindre signe, qui n'ajoutât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une salle de son serrail, une d'entr'elles, plus hardie que les autres, lui reprocha son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de se faire haïr. Nous sommes si malheureuses, que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres, à ma place, souhaiteroient votre mort; je ne souhaite que la mienne; & ne pouvant espérer d'être séparée de vous que par-là, il me sera encore bien doux d'en être séparée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere; il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, si le

cie[illegible] pitié de ma vertu, vous serez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouissent d'un bonheur qui se renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau, dont les eaux étoient plus pures que le cristal, y faisoit un nombre infini de [illegible]s. Elle entra ensuite dans des bocages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux : de magnifiques jardins se présentèrent ensuite ; la nature les avoit ornés avec sa simplicité, & toute sa magnificence. Elle trouva enfin un palais superbe préparé pour elle, & rempli d'hommes célestes destinés à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se présentèrent aussi-tôt pour la deshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens : après quoi on la mena dans une grande salle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte des mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au raviſſement de ses sens : elle entendoit d'un côté une musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant

de plaisirs ne devoient servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre : & après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses ravissemens passerent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle : je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité. C'en est trop, laissez-moi ; je succombe sous la violence des plaisirs. Oui, vous me rendez un peu le calme à mes sens ; je commence à respirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à présent considérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers transports. O dieux ! que ces ténébres sont aimables ! Quoi ! je serai immortelle, & immortelle avec vous ! je serai.... Non, je vous demande grace ; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après plusieurs commandemens réitérés, elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorsqu'elle voulut l'être bien sérieusement. Elle se reposa languissamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de sommeil réparerent sa lassitude : elle reçut deux baisers, qui l'enflammerent soudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je suis inquiette, dit-elle ; je

craignes que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas rester long-temps : aussi eut-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit désirer. Je suis désabusée, s'écria-t-elle ; pardon, pardon ; je suis sure de vous : Vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui, oui, je vous le confesse, on n'a jamais tant aimé. Mais quoi ! vous vous disputeriez tous deux l'honneur de me persuader ! Ah ! si vous vous disputez, si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite, je suis perdue ; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fidéles & aimables domestiques entrerent dans sa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé simple, & ensuite couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie ; elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que danses, que concerts, que festins, que jeux, que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de temps en temps, & voloit vers ses deux jeunes héros ; après quelques précieux

cieux instans d'entrevue, elle revenoit vers sa troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un visage plus serein. Enfin, sur le soir on la perdit tout-à-fait : elle alla s'enfermer dans le serrail, où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ces captifs immortels, qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante esclaves d'une beauté miraculeuse: elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se présentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que, toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joui de son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté

d'esprit : c'est pour cela qu'attachés invinciblement aux objets présens, ils perdent entièrement la mémoire des choses passées, & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'esprit étoit vraîment philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austere que son mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laissé que cet avantage. C'est cette force d'esprit qui lui avoit fait mépriser la crainte dont ses compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ses peines & le commencement de sa félicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un appartement de son palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa félicité présente ; elle ne put s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses compagnes : on est sensible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion : plus tendre envers ces infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari ; d'aller dans son serrail, de s'en rendre maître, de l'en chasser ; &

d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fend dit les airs, arriva à la porte du serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe ; tout lui est ouvert ; les eunuques tombent à ses pieds : il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit en passant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux & affable ; & bientôt après il les surprend davantage par ses empressemens, & par la rapidité de ses entreprises. Toutes eurent leur part de l'étonnement ; & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles scènes se jouent dans le serrail, Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie. Après avoir essuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un désordre extrême : il marche à grands pas ; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, sa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au secours ; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet imposteur : mais il n'est pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans un heure le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges. Il est chassé & traîné indignement hors du serrail ; & il auroit reçu la mort mille fois si son ri-

val avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin, ce nouvel Ibrahim, resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim: comment faut-il faire pour être votre époux, si ce que je fais ne suffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les femmes: Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité l'être; vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de six années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix; nous vous jurons une fidélité éternelle: Nous n'avons été que trop longtemps abusées: Le traître ne soupçonnoit point notre vertu, il ne soupçonnoit que sa foiblesse: Nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent: si vous sçaviez combien vous nous le faites haïr! Ah! je vous donnerai souvent de nouveaux sujets de haine, reprit le faux Ibrahim; vous ne connoissez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de son injustice par la grandeur de notre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raison, dit l'hom-

me divin ; j'ai mesuré l'expiation au crime : je suis bien aise que vous soyez contentes de ma maniere de punir. Mais, disoient ces femmes, si cet imposteur revient, que ferons-nous ? Il lui seroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il : dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne se soutient guéres par la ruse : & d'ailleurs je l'enverrai si loin, que vous n'entendrez plus parler de lui ; pour lors je [illegible] sur moi le soin de votre bonheur. Je ne serai point jaloux ; je sçaurai m'assurer de vous, sans vous gêner ; j'ai assez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me serez fidelles : si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-temps entre lui & ces femmes, qui plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari désespéré revint encore les troubler ; il trouva toute sa maison dans la joie, & les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il sortit furieux : Et un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à quatre cent lieues de-là.

O dieux ! dans quelle désolation se trouverent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs eunuques avoient repris leur sévérité naturelle ; toute la maison étoit en larmes ; elles s'imaginoient quel-

quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un songe ; elles se regardoient toutes les unes les autres, & se rappelloient les moindres circonstances de ces étranges aventures. Enfin, Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite si opposée à celle de l'autre, qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les eunuques, rendit sa maison accessible à tout le monde : il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voilassent ; c'étoit une chose singuliere de les voir dans les jardins parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim avoit avec raison que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucune dépense : il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes & trente-six enfans.

De Paris, le 26 de la Lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXXXVI.

RICA *à* USBEK.

A ***.

VOICI une lettre que je reçus hier d'un ſçavant : elle te paroîtra ſinguliere.

MONSIEUR,

Il y a ſix mois que j'ai recueilli la ſucceſſion d'un oncle très-riche, qui m'a laiſſé cinq ou ſix cent mille livres, & une maiſon ſuperbement meublée. Il y a plaiſir d'avoir du bien, lorſqu'on en ſçait faire un bon uſage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaiſirs : je ſuis preſque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un ſçavant. C'eſt dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorſque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort ſouhaité de le faire enterrer avec les cérémonies obſervées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrymatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis je me ſuis bien pourvu de ces précieuſes raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent, pour acheter une lampe de terre qui avoit ſervi à un philoſophe Stoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert preſque tous les

mes de ſes appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile : je ſuis charmé d'y voir ma figure repréſentée au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'eſt pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou ſix pieces de monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à préſent dans ma maiſon un ſeul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit nombre de manuſcrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir, que des exemplaires imprimés, qui ne ſont pas ſi corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins, qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui eſt près de chez moi, qu'un proconſul des Gaules fit faire, il y a environ douze cent ans : lorſque je vais à ma maiſon de campagne, je ne manque jamais d'y paſſer, quoiqu'il ſoit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : Mais ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des villes voiſines : je ſuis déſeſpéré de voir ces miſérables indices, au lieu des colonnes milliaires qui y étoient autrefois. je ne doute pas que je ne les faſſe rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépenſe par mon teſtament. Si vous avez, monſieur, quelque manuſcrit Per-

sans vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai pardessus le marché quelques ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez entr'autres une dissertation, où je prouve que la couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier. Vous y trouverez une autre, où je prouve, par des conjectures tirées des plus graves auteurs grecs, que Cambises fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre où je prouve qu'un petit front étoit une beauté recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explication d'un vers du sixiéme livre de l'Enéïde de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quant à présent je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici, & que j'ai découvert dans la poussiere d'une bibliothéque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le naturaliste, que les copistes du cinquiéme siécle ont étrangement défiguré. Je suis, &c.*

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DAns une Isle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts; & que dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la supercherie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les vents dans une outre, & il vendoit ensuite à tous les voyageurs: mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du Hazard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Bétique l'or reluisoit de toutes parts: cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui régnoit pour lors: mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'avisa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit sans cesse d'une voix rauque: Peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent; votre erreur me fait pitié: Croyez-moi, quittez le pays des vils métaux; venez dans l'empire de l'Imagination; & je vous promets des richesses qui vous étonneront vous-mêmes. Aussi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il distribua de

fa[illegible]archandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite : & si vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé. Il dit, & leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainsi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'est pas si vive que les premiers jours : laissez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles : mais elles seront bien significatives ; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de-là il arriva dans le carrefour tout essoufflé ; & transporté de colere, il s'écria : Peuples de Bétique, je vous avois

conseillé d'imaginer, & je vois que vous le faites [illegible]: Eh bien, à présent je vous l'ordonne. Là-dessus il les quitta brusquement; mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprens que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or & leur argent: encore passe pour l'argent; mais pour de l'or.... pour de l'or.... Ah! cela me met dans une indignation.... Je jure par mes outres sacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai sévérement. Puis il ajouta d'un air tout-à-fait persuasif: Croyez-vous que ce soit pour garder ces misérables métaux, que je vous le demande? une marque de ma candeur, c'est tout, lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une voix douce & flatteuse: Peuples de Bétique, j'apprens que vous avez une partie de vos trésors dans les pays étrangers; je vous prie, faites-les moi venir; vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire; ils ne purent pourtant s'en empêcher: ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais reprenant courage, il hazarda encore une petite priere: Je sçais que vous avez des pierres précieuses; au nom de Jupiter, défaites-vous-en; rien ne vous appauvrit comme ces sortes de choses, défaites-vous-en, vous dis-je: si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je

vous donnerai des hommes d'affaires excellens. Que de richesses vont couler chez vous ! Que vous faites bien de que je vous conseille ! oui, je vous promets tout ce qu'il y aura de plus clair dans mes autres.

Enfin, il monta sur un tréteau, & prenant une voix plus assurée, il dit : *Peuples de Bétis... j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorsque j'arrivai ici : je vous vois le plus riche peuple de la terre : Mais pour achever votre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens.* A ces mots, d'une aile légere le fils d'Eole disparut, & laissa ses auditeurs dans une consternation inexprimable ; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi : *Je m'apperçus hier, que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit ; il est vrai, la moitié c'est trop ; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me suis proposé : assemblons nos richesses dans un autre endroit ; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros volume.* Aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la Lune de Chahban, 1720.

LETTRE CXXXVII.

RICA *à* NATHANAEL LEVI, *médecin Juif à Livourne.*

TU me demandes ce que je pense de la vertu des amulettes, & de la puissance des talismans. Pourquoi t'adresses-tu à moi ? Tu es Juif, & je suis Mahométan : il faut dire, que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours sur moi plus de deux mille passages du saint alcoran : j'attache à mon bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cent dervis : ceux d'Ali, de Fatmé, & de tous les Purs, sont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne désapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles : il nous est bien plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mystérieuses ; & sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux! ils flottent sans cesse entre de fausses espérances & des craintes ridicules : & au lieu de s'appuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les séduisent.

Quel effet veux-tu que produise l'arrangement de certaines lettres? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiser les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en accroître l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'font pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille : & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la situation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des soldats, dans l'expérience des capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges : passe-moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point; car cela n'est

pas impossible. Cette concession que tu me fais n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que, dans le cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusqu'à ce que quelque puissance invisible vienne le déterminer? que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penses-tu que la mort, dans les occasions, rendue présente de mille manières, ne puisse pas produire dans les esprits des terreurs panniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide? Crois-tu que le découragement de celui-ci, ne puisse pas produire le découragement d'un autre? que le second, qui quitte un troisiéme, ne lui fasse pas bientôt abandonner un quatriéme? Il n'en faut pas davantage pour que le désespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait, & tout le monde sent, que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conserver leur être, aiment passionnément la vie; on sçait cela en général : & on cherche pourquoi, dans une certaine occasion particuliere, ils ont craint de la perdre?

Quoique les livres sacrés de toutes les nations soient remplis de ces terreurs magiques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole; parce que, pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel, il faut avoir auparavant examiné si aucune de ces causes n'a agi; ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël: il me semble que cette matière ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

De Paris, le 20 de la Lune de Chahban, 1720.

P. S. COMME je finissois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'imprument, se publient, & s'achetent): j'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre sujet. Il y a bien des choses que je n'entends pas: mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confrères.

LETTRE

D'un médecin de province à un médecin de Paris.

IL y avoit dans notre ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente cinq jours: son médecin lui ordonna l'opium; mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre: & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais.

Enfin il dit à son médecin : Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remédes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie querir : & si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tien, va-t-en chez monsieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monsieur Anis arrive. Mon cher monsieur Anis, je me meurs, je ne puis dormir ; n'auriez-vous point dans votre boutique la C. du C. ou bien quelque livre de dévotion composé exprès pour un R. P. J. que vous n'ayez pas prévendre ? car souvent les remédes les plus cachés sont les meilleurs. Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour sainte du pere Caussin en six volumes, à votre service : je vous vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien : si vous voulez les œuvres du révérend pere Rodriguez jésuite Espagnol, ne vous en faites faute : Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au pere Caussin ; j'espere, avec l'aide de Dieu, qu'une période du pere Caussin vous fera autant d'effet, qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-dessus monsieur Anis sortit, & courut chercher le remède à sa boutique. La cour sainte arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page il ne prononçoit plus que d'une voix nasal articulée, & déja

tout. La compagnie se sentoit affoiblie ; un instant après tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-temps éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien, a-t-on pris mon opium ? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie lui montrent le pere Caussin. Il demande ce que c'est : on lui dit, *Vive le pere Caussin* ; il se croit envoyé relier : qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? c'étoit un miracle : Tenez, monsieur, voyez donc le pere Caussin ; c'est ce vo... là qui a fait dormir mon pere. Et là-dessus on lui explique la chose, comme elle s'étoit passée.

Le médecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la fable, & de la puissance des paroles & des esprits. Cela le frappa ; & après plusieurs réflexions il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit-il. Je tiens une expérience ; il faut la pousser plus loin. Hé pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son ouvrage, les mêmes qualités qu'il a lui-même ? ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer. Je suis las des apoticaires ; leurs syrops, leurs juleps & toutes les drogues Galéniques ruinent les malades & leur santé : changeons de méthode, éprouvons la vertu des esprits. Sur cette idée il dressa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux

remédes qu'il mit en pratique.

Tisanne purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Aristote en Grec ; deux feuilles d'un traité de théologie scholastique le plus aigu, comme par exemple du subtil Scot, quatre de Paracelse, une d'Avicenne ; six d'Averroës ; trois de Porphire ; autant de Plotin ; autant de Jamblique ; faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C*** concernant la B**. & la C**. des I**. ; faites-les distiller au bain-marie ; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six harangues ; une douzaine d'oraisons funébres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. ; un recueil de nouveaux opéra ; cinquante romans ; trente mémoires nouveaux : mettez le tout dans un matras ; laissez-le en digestion pendant deux jours ; puis faites-le distiller au feu de sable. Et si tout cela ne suffit

pas,

Autre plus puissant.

Prenez une feuille de papier marqué, qui ait servi à couvrir un recueil des pièces des J. F.; faites-la infuser l'espace de trois minutes; faites chauffer une cuillerée de cette infusion; & avalez.

Remede très-simple pour guérir de l'asthme.

Lisez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg, ci-devant jésuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période: alors vous sentirez la faculté de respirer vous revenir peu à peu, sans qu'il soit besoin de réitérer le remede.

Pour préserver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois catégories d'Aristote, deux degrés métaphysiques, une distinction, six vers de Chapelain, une proposition tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran: Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & pendrez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemandiani; fiat fermentatio cum

magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pernantibus, & invicem penetrantibus alcalinos sales: fiet evaporatio ardentium spirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico, nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chalybeatæ duras, Escobaris relaxativi paginas sex, & quinque emollientis foliorum unum: infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad consumptionem medietatis partis colentur & exprimantur; & in expressione solve Bauni detersivi & Tamburini abstersivi folia* iij.

Fiat clistere.

In cloroſim, quam vulgus pallidos colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de matrimonio folia ij. *Infundantur in aquæ communis libras duas.*

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un succès imaginable. Il ne vouloit pas, croit-il, pour ne pas ruiner ſes malades, employer des remédes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point: comme, par exemple, une épître dédicatoire, qui n'ait fait bâiller perſonne; une préface trop

cou[illegible]; un mandement fait par un évêque; & l'ouvrage d'un janséniste méprisé par un janséniste, ou bien admiré par un jésuite. Il disoit que ces sortes de remédes ne sont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie insurmontable.

LETTRE CXXXVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

Il y a longtemps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand ministre.

Un particulier peut jouir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décrédite que devant quelques gens; il se tient couvert devant les autres: Mais un ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qui le gouverne.

Que dirai-je le dire? le plus grand mal que fait un ministre sans probité, n'est pas de desservir son prince, & de ruiner son peuple: il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation naturellement généreuse, pervertie en un instant, depuis le dernier des sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un ministre: j'y ai

vu tout un peuple, chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi ont passé de tout temps pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus saints; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes; & violer, dans toutes les occasions de la vie, les premiers principes de la justice, sur ce vain prétexte qu'on les leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuses en garantie des actions les plus lâches, & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus saintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

J'en ai vu d'autres plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plutôt ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vu se former en un moment une détestable conjuration de s'enrichir non par un honnête travail & une généreuse industrie, mais par la

la ruine du prince, de l'état, & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen dans ces temps malheureux, ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujourd'hui, j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit : Je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que, lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur, la mere périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un ministre, lorsqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuses, ternit l'éclat des dignités, obscurcit la vertu même, & confond la plus haute naissance dans le mépris universel?

Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses peres ? Que dira le noble naissant, lorsqu'il comparera le fer de ses aïeuls, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour? Je ne doute pas que les grands ne retranchent de leurs quartiers un degré de noblesse qui les deshonore,

& ne laissent la génération présente dans l'affreux néant où elle s'est mise.

De Paris, le 1 de la Lune de Rhamazan, 1720.

LETTRE CXXXIX.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

Les choses sont venues à un état qui ne se peut plus soutenir : tes femmes se sont imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere : il se passe ici des choses horribles : je tremble moi-même au seul récit que je vais te faire.

Zelis allant il y a quelques jours à la mosquée, laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert, ne gardant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi chez Ruhnée avec une de ses esclaves ; chose si défendue par les loix du serrail.

J'ai surpris, par le plus grand hasard du monde, une lettre que je t'envoie : je ne sais jamais pu découvrir où elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon se promenoit dans le jardin du serrail, & il sautoit dessus les murailles.

Ajoute à cela ce que tu n'es pas sans connoissance, car sûrement tu entends tes ordres : [illegible] jusqu'à présent que je les recevrai, je vi[illegible]

situation mortelle. Mais si tu ne mets toutes ces femmes à ma discrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles aussi tristes à te mander.

Du serrail d'Ispahan, le 1 de la Lune de Rhegeb, 1717.

LETTRE CXL.

USBEK *au* PREMIER EUNUQUE. *Au serrail d'Ispahan.*

RECEVEZ par cette lettre un pouvoir sans bornes sur tout le serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la consternation ; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le serrail : commencez par les esclaves : n'épargnez pas mon amour : que tout subisse votre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachés : purifiez ce lieu infâme ; & faites-y rentrer la vertu bannie. Car dès ce moment je mets sur votre tête les moindres fautes qui se commettront. Je soupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez surprise, s'adressoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

*De **, le 11 de la Lune de Zilhagé, 1718.*

LETTRE CXLI.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique seigneur : comme je suis le plus vieux de tes esclaves, j'ai pris sa place, jusques à ce que tu aies fait connoître [illegible] veux jetter les yeux.

Deux jours après sa mort on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect, & l'ai serrée jusques à ce que tu m'aies fait connoître tes sacrées volontés.

Hier un esclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le serrail : je me suis levé, j'examinai la chose ; & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime seigneur ; & je te prie de compter sur mon zéle, mon expérience & ma vieillesse.

Du serrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CXLII.

USBEK *à* NARSIT.

Au serrail d'Ispahan.

MALHEUREUX que vous êtes, vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut tout désespérer : & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes esclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans ; suivez-les donc ces ordres : & vous périrez, si vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la Lune de Chalval, 1718.*

LETTRE CXLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

SI je gardois plus long-temps le silence, je ferois aussi coupable que tous ces criminels que tu as dans le serrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidèle de tes esclaves. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : Je me meurs ; mais le seul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'est que mes derniers regards aient trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois : puisse, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ce perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux, va les porter au plus vieux des noirs. Mais si, après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne sçais ce qu'il t'écrivit quelque temps avant sa mort sur la conduite de tes femmes : il y a dans le serrail une lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte : celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieues d'ici : je ne sçais ce que c'est, tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand eunuque, il semble que tout leur soit permis : la seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & severe qui y régnoit autrefois : une joie nouvelle répandue dans ces lieux, est un témoignage infaillible, selon moi, de quelque satisfaction nouvelle : dans les plus petites choses je remarque des libertés jusqu'alors inconnues. Il regne même parmi tes esclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des régles, qui me surprend ; ils n'ont plus ce zéle ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin a été gagné ; & qu'un jour avant qu'elles arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui est à présent à notre tête, est un imbécille, à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengeresse contre tant de perfidies : & si le ciel vouloit, pour le bien de ton service, que tu me jugeasses capable de gouverner, je te promets que, si tes

femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidelles.

Du serrail d'Ispahan, le 6 de la Lune de Rebiab, 1, 1719.

LETTRE CXXIV.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont souhaité d'aller à la campagne ; je n'ai pas cru devoir le leur refuser. Heureux Usbek ! tu as des femmes fidelles & des esclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu semble s'être choisi un asyle. Compte qu'il ne s'y passera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il est arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens nouvellement arrivés à Ispahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi, j'ai envoyé un esclave pour la chercher ; il a été volé à son retour d'une maniere que la lettre est perdue. Ecris-moi donc promptement ; car je m'imagine que, sans ce changement, tu dois avoir des choses de conséquence à me mander.

Du serrail de Fatmé, le 6 de la Lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CXIV.

USBEK *à* SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi ſans emportement ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confuſion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos : rends-moi mon ſerrail comme je l'ai laiſſé. Mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux qui ſe propoſoient de le deshonorer. Que ne peux-tu pas eſpérer de ton maître, pour des ſervices ſi ſignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées.

De Paris, le 4. de la Lune de Chahban, 1719.

LETTRE CXLVI.

USBEK *à ses femmes.*

Au serrail d'Ispahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le serrail s'abaisse devant lui. Il doit juger vos actions passées : & pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez votre liberté, si vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la Lune de Chahban, 1713.

LETTRE CXLVI.

USBEK *à* NESSIR.

A Ispahan.

HEUREUX celui qui, connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, & ne connoît d'autre [illegible] que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, présent à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intéresse. Une tristesse sombre me saisit; je [illegible] dans un accablement affreux: il me semble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, le soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien: Je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable. J'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du serrail; je compte tous les instans qui s'écoulent; mon impatience me les allonge toujours; & lorsque celui qui a été tant attendu, est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquiétude qui me désespéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être, & je crains

d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raison que j'aie eu de sortir de ma patrie, quoique je doive me livrer à ma retraite, je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même en proie à mes chagrins? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangère; mais il s'oppose à toutes mes résolutions; il m'attache ici par mille prétextes: Il semble qu'il ait oublié sa patrie; ou plutôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis! je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'est pas tout: j'entrerai dans le serrail; il faut que j'y demande compte du temps funeste de mon absence: & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et si la seule idée m'accable de si loin, que sera-ce, lorsque ma présence la rendra plus vive? que sera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir? que sera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, soient les marques éternelles de ma confusion & de mon désespoir?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y sont gardées; j'y pleurerai tous mes soupçons; leurs empressemens ne m'en dérobe-

tont rien ; dans mon lit, dans leurs bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps peu propre aux réflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus sur votre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la Lune de Chahban, 1719.

LETTRE CXLVIII.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante régnent dans le serrail : un deuil affreux l'environne : un tigre y exerce à chaque instant toute sa rage ; il a immolé dans les supplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence ; il a voulu une partie de nos esclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous resteroient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne ; le sacrilége n'a pas craint de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; & quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile : il ne nous est plus permis de nous parler ; ce seroit

un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques est entrée dans le serrail, où ils nous affligent nuit & jour : notre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long-temps, & que ces peines finiront avec ma vie : Elle ne sera pas longue, cruel Usbex : je ne te donnerai que le temps de faire cesser tous ces outrages.

Du serrail d'Ispahan, le 2 de la Lune de Mocarram, 1720.

LETTRE CXLIX.

SOLIM *à* USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique seigneur, & je te plains : jamais serviteur fidéle n'est descendu dans l'affreux désespoir où je suis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les prophétes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon ministere par les châtiments ; & je les ai suspendus, sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici

une fidélité qui t'a été inutile? Oublie tous mes services passés ; regarde-moi comme un traître ; & épargnis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô ciel ! à qui se fier désormais? Tu soupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une sécurité entiere : mais la vertu farouche étoit une cruelle imposture : c'étoit le voile de sa perfidie. Je l'ai surprise dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'est vu découvert, est venu sur moi; il m'a donné deux coups de poignard ; les eunuques accourus au bruit, l'ont entouré : il s'est défendu long-temps, en a blessé plusieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, disoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin, il a cédé au nombre, & il est tombé à nos pieds.

Je ne sçais si j'attendrai, sublime seigneur, tes ordres sévères. Tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

Dix-sept, Serrail d'Ispahan, le 8 de la Lune de Rebiab, 1, 1720.

LETTRE CL.

ROXANE *à* USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques; je me suis jouée de ta jalousie; & j'ai sçu de ton affreux serrail faire un lieu de délices & de plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme qui me retenoit à la vie n'est plus? Je meurs; mais mon ombre sera bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacriléges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

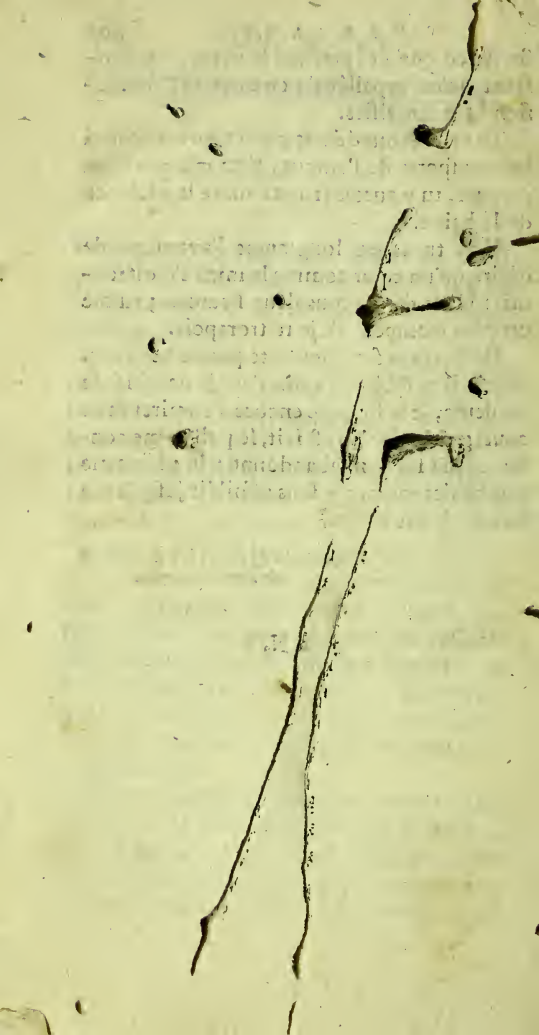
Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde que pour adorer tes caprices? que pendant que tu te permettois tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non: j'ai pu vivre dans la servitude; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes loix sur celles de la nature; & mon esprit est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître toute la terre; en-

fin d[illegible]ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appellât de ce nom ma soumission à t[illegible]s fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit soumis : N[illegible] étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau. Sera-t-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te force encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait, le poison me consume, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine : je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan, le 8 de la Lune de Rebiab, 1, 1720.